

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

ANONYMES
SUIVI DE
L'AUTEUR, LA PLUME, LE TEXTE

MÉMOIRE
PRÉSENTÉ
COMME EXIGENCE PARTIELLE
DE LA MAÎTRISE EN ÉTUDES LITTÉRAIRES

PAR
ÉTIENNE POIRIER

JUIN 2006

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.01-2006). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement n°8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

Remerciements à André Carpentier, professeur à l'université du Québec à Montréal, pour ses encouragements et la disponibilité dont il a fait preuve à mon égard.

TABLE DES MATIÈRES

Résumé	v
ANONYMES	1
« Ça commence...	2
La course	8
Une plainte	11
Le vase	14
Boléro	17
Le chant des sirènes	21
L'attente	28
Un soir comme les autres	31
Saint Jude	34
La rencontre	37
SON HISTOIRE COMMENCE ICI	40
Les deux mains dans la merde...	45
La bougie	47
Histoire de pluie	48

La baignoire	52
Banalité urbaine	55
Midi douze	61
Bal d'eau	64
L'envol	67
L'AUTEUR, LA PLUME, LE TEXTE	73
1. Avertissement	74
2. L'engagement en littérature	75
3. De la réalité en littérature	79
3.1. Les objets du réel dans la réalité littéraire	80
3.2. Qu'est-ce que le réel ?	81
3.3. La fiction	82
3.4. Littérature et réel	82
3.5. La place du texte littéraire dans la conception de la réalité	85
3.6. Pourquoi écrire ?	88
4. Pour qui écrire ?	93
5. Le personnage	95
6. La grandiloquence	99
BIBLIOGRAPHIE	104

RÉSUMÉ

Anonymes est un recueil hétérogène de nouvelles courtes sur les thèmes de la mélancolie et de l'exclusion. Chaque nouvelle est la dramatisation d'un instant précis de la vie des personnages et ne sont contenues en elles que les actions qui mènent à l'aboutissement de ce moment. Ainsi, chaque texte se veut le captage instantané d'une expérience humaine. La langue employée est un québécois correct : disons un français académique ponctué d'expressions et de tournures locales. Il y a peu de proximité entre les personnages et l'instance narrative, celle-ci se bornant au rôle de témoin silencieux. La distance entre la narration et l'action vise à produire un effet de détachement vis-à-vis du sujet exploré. Ce détachement est nécessaire à l'expérience de l'exclusion. Les lieux explorés sont ceux qui composent le paysage urbain : un parc, une ruelle, un bâtiment déserté, un appartement. Les noms de ceux-ci ne sont pas dévoilés, pas plus que ceux des personnages : autre manière de suggérer l'anonymat et la cruauté que subissent les personnages.

L'auteur, la plume, le texte est une réflexion personnelle sur différents aspects du travail d'écrivain de nouvelles. Divisé en cinq parties, cet appareil réflexif propose une vision selon laquelle la force de la littérature réside dans l'engagement de l'auteur, tant au niveau social qu'artistique, que seul cet engagement permet à la littérature de trouver sa légitimité. Il met également de l'avant l'idée que la littérature a pour rôle d'être le vecteur d'une réalité nouvelle susceptible d'ébranler celle de celui ou de celle qui la lit.

De plus, on y expose un questionnement sur la notion de destinataire de l'œuvre littéraire. L'idée mise de l'avant est que la littérature ne fonctionne pas selon un axe communicationnel standard. En effet, la littérature naît d'une distorsion de l'ordre de la communication (locuteur-message-destinataire).

On y discute également le rôle du personnage dans les différents genres narratifs de la littérature, notamment le roman et la nouvelle. Quelques nuances apparaissent dans la fonction même du personnage, autour duquel s'organise le roman, mais qui, dans la nouvelle, revêt un rôle plus ambivalent, davantage lié aux autres éléments du texte.

Enfin, l'appareil réflexif se questionne sur l'utilisation du langage dans la construction de la réalité du texte littéraire selon le concept de grandiloquence développé par Clément Rosset dans *Le réel, traité d'idiotie* (Les éditions de Minuit, Paris, 1977).

Mots-clés :

engagement, réalité, destinataire, nouvelle, mélancolie, exclusion

ANONYMES

« Ça commence...

...au moment où tu t'y attends le moins, elle te fait un signe. Juste du coin de l'œil. Un léger sourire à la commissure des lèvres. Et tu la vois de loin. Tu vois tout. Tout : le sourire, l'étincelle du regard, la chevelure souple, l'épaule nue à la blancheur de pleine lune sous la bretelle de la robe rouge, les seins, petits mais bien ronds, la taille et les fesses à peine dissimulées par le tissu moulant. Et les jambes qui n'en finissent plus.

Elle te fait un signe que tu vois de loin parce que tu l'as remarquée d'abord et qu'elle s'est aperçue ensuite que tu n'arrives plus à détourner les yeux. D'elle. Attiré. Aimanté par le spectacle de sa personne. L'attraction...

Tu n'es allé là que pour discuter avec des amis ou par simple distraction. Pour le divertissement. Peu importe, mais tu y es allé. Tu as pénétré dans ce bar bizarre, moite et glauque où la musique est trop forte pour qu'on s'y entende. Tu n'as suivi aucune conversation, écouté personne. Tu as bu un verre et un autre sans soif ni raison apparente, mais tout de même assez pour que ta vision s'embrouille et que tes idées se mêlent. Les unes aux autres. Les unes sur les autres dans ce bar bizarre et glauque. Et c'est là que, accoudée au bar, elle t'a fait signe de venir la rejoindre. Et tu as ramassé ton verre à moitié bu sur le coin de la table pour t'avancer lentement. Pour la rejoindre. Le nez déjà plein de son parfum mélangé à celui de la bière et des cigarettes. Elle n'ouvre pas la bouche, ne dit pas un mot. Pas encore. Pas tout de suite, mais déjà tu commences à la sentir dans ton sexe. Tu imagines sa plote humide et chaude embrassant ta queue, l'enrobant lubriquement avec une passion dévorante. Tu chasses l'idée, voulant à tout prix éviter de te retrouver devant elle le membre déployé, réclamant à grands cris l'orifice duveteux. De peur de l'effaroucher. Tu lui demandes son nom, timide. Elle te répond en étirant les *a* comme dans un soupire prémédité :

- Natalia...

Un accent étranger, sauvage, sorti du fond des âges. Slave. Suave. Déjà tu frissonnes. D'un simple signe du doigt, elle t'offre un verre. Jamais elle ne désarme son sourire. Ni son regard. Létal. Décidément ce sera une histoire sans dialogues, une histoire de peu de mots. Jamais tu n'aurais osé imaginer quelque chose du genre. Tu perds la tête. Tu n'as plus de mots, le souffle coupé. Vous restez plantés là en silence. À vous sourire. Elle langouressement, toi incrédule. Elle glisse finalement sa main dans la tienne. Un frisson parcourt ton dos. Un tremblement peut-être. Elle pose la main sur ton épaule et te glisse à l'oreille :

- Viens.

Puis elle t'entraîne discrètement. À travers les clients. Vers les toilettes. Jamais tu n'aurais imaginé. Elle pousse la porte. Tu refermes derrière toi. Vous traversez la pièce. Ça sent l'urine, mais tu t'en fous. Toi, c'est son parfum que tu as dans la tête. Enivré. Incrédule. Fou.

Elle prend ta tête à deux mains et sur tes lèvres elle pose les siennes, puis encore. Et encore. Puis elle te repousse. Juste comme tu allais répondre à ses baisers. Elle a toujours son sourire accroché aux lèvres. Toujours le même regard. Lentement sa main glisse le long de ton pantalon. Tu passes ton bras derrière ses hanches. Ta main sur ses fesses et elle sourit. Puis, d'une main habille, elle fouille ton pantalon à la recherche de ta bite déjà sur le point d'exploser. Lentement et sans te quitter des yeux, elle s'agenouille et l'engouffre dans sa bouche. Jamais tu n'aurais cru. La douceur de la succion. Et de temps en temps le bruit. La chaleur de sa bouche. Aspiré. Puis les couilles, qu'elle lèche et suce en alternance en te caressant le gland de la main droite. Elle se relève, retire elle-même sa culotte et, d'une légère pression sur ton épaule, elle te fait comprendre que c'est à ton tour de lui faire plaisir. Alors tu t'agenouilles par terre, obéissant. Tu mouilles ton genou gauche dans quelque liquide. Peu t'importe ce que c'est. Elle est là, toute offerte, presque implorante. Tu insères ta

langue entre les lèvres écartées à l'aide du pouce et de l'index. Et toujours ce parfum, mêlé à l'imperceptible odeur de son sexe qui s'humecte pour lentement devenir ruisseau, marécage, rivière, chant des sirènes. Tu retardes le moment fatidique où tu ne sauras plus repousser l'appel. Ton nez et ta bouche s'emplissent de son parfum. Tu dilates d'un mouvement de l'index le canal mouillé. Ta main s'imprègne de son odeur. D'elle. De toi. Jamais tu n'aurais cru. Jamais tu n'aurais pu croire. Jamais tu n'aurais osé.

Elle s'allonge sur le comptoir du lavabo, les jambes ouvertes, se caressant de la main droite, invitante. Toujours le même sourire. Le même regard. Puis, tendant une capote, elle te dit :

- Viens!

Et tu y vas, ne pouvant résister à l'appel. Tu te penches sur elle. Tu la pénètres d'abord lentement, savourant chaque parcelle de son vagin. Ah oui ! Même protégé de ton armure de latex, tu la sens, la chaleur. La chaleur de sa peau. Soulante jusqu'à perdre les limites de ton corps et du sien. De l'autre côté de la porte, la musique. Une sorte de trash métal assourdissant. Forte comme si vous étiez encore assis au bar. Et toujours son parfum. Ton haleine.

Bientôt, elle dit :

- Plus vite. Plus fort.

Tu poses doucement ta main sur sa bouche. Pour la faire taire. Mais elle l'ouvre grand pour attraper ton index. Elle le suce goulument. Te regardant toujours avec ses yeux suppliants. Elle se goûte. Se déguste. Tu accélères le rythme. De plus en plus vite. Aussitôt ses seins commencent à rebondir. D'abord lentement, puis de plus en plus vite. Sur l'épaule blanche glisse la bretelle. Laisant la peau lisse, blanche, perle molle sous le grésillement du néon. Déjà elle gémit. Tu n'y comprends rien. Tu ne réalises pas ce qui t'arrive. Le bar. Le regard, les toilettes. Son corps. Son parfum et ses yeux. Puis tu commences à y croire. La succion cesse à ton doigt.

Maintenant, elle le mordille du bout des dents. Tout devient plus réel. Son regard n'implore plus. Maintenant elle te défie. De faire plus, de faire mieux. Elle exige.

- Fourre-moi. Baise-moi à mort.

Alors tu accélères. Aussi vite que tu peux. Et plus vite encore, jusqu'à perdre le contrôle. Jusqu'à t'expulser d'elle, à t'en séparer. À bout de souffle.

- Embrasse-moi.

Et tu t'exécutes. Tu te penches sur elle et pousses ta langue dans sa bouche. Elle se goûte de nouveau. Elle se sent. L'odeur de son sexe mêlée à celle de vos haleines et de son parfum. Son parfum... Puis tu t'arraches à ses lèvres pour retrouver celles de tout à l'heure. Mais elle te refuse. Elle pose ses chevilles sur tes épaules et soulève le bassin pour te présenter une autre fois son mont de vénus rougi par la friction. Cette fois-ci dégoulinant de passion brûlante. Presque fumant. Tu y enfournes la langue. À nouveau son odeur. De nouveau son goût. Plein ton nez. Mais bientôt tu la replaces, ton sexe n'en pouvant plus d'attendre. Et tu repars de plus belle, à toute allure. Tu serres les dents. Maintenant elle crie :

- Plus fort !

Elle l'ordonne les dents serrées. Toujours les yeux rivés dans les tiens. Il te semble qu'on frappe à la porte, qu'on insiste. Tu profites de ses chevilles sur tes épaules pour agripper sa cuisse gauche à deux mains et écraser ton pubis contre le sien le plus fort possible. Encore plus fort. Et encore. Et tu n'en peux plus. Enfin presque plus. Tu perds la tête. Il te reste juste assez de lucidité pour te retenir. Juste assez pour éviter le désastre. Tu te retires.

Cette fois on tape clairement à la porte. On insiste. Et encore la musique à tue-tête. Mais tu t'en fous. Qu'ils attendent ! Toi, tu baises ! Tu baises comme un animal. La baise de ta vie. Un corps parfait avec des seins bien durs et toujours ce sourire accroché à ses lèvres. Tu n'en peux plus. De ses yeux, tu n'en peux plus. Alors tu la

retournes. Les pieds par terre, les deux mains posées bien à plat sur le comptoir, elle te présente son cul. Mais c'est sa chatte que tu cherches.

- Qu'est-ce que tu attends, baise-moi !

Comme s'il y avait urgence, tu recommences. Déjà on entend le claquement de vos corps, de ses fesses sur ton bassin, contre les murs de la pièce. Tu pétris la chair de sa croupe. Tu y enfonces les pousses. Tu serres les dents. Tu râles un coup. Un gémissement directement sorti de la poitrine. Un plaisir trop fort pour être soutenable. Déjà tu ne vois plus clair. Le monde autour de toi se déforme. Tu ne reconnais plus la place, la musique, l'odeur. Mais tu baises, ça tu le sais. Tu baises la baise de ta vie. Une étrangère dont tu ne connais que le nom. Natalia. Tu te perds dans un trou perdu. Dans les toilettes d'un bar bizarre à l'éclairage glauque au fond d'une ruelle. On frappe à la porte et tu n'as plus la capacité de t'en émouvoir. On insiste et tu t'en fous.

Puis c'est le silence. Comme si tout autour de toi s'était tu subitement. Les coups contre la porte. La musique. Les clients du bar. Il n'y a que le son de ton sang propulsé dans tes veines. Ton cœur qui s'étrangle dans ta poitrine. Elle s'est arrêtée de respirer, Natalia. Étouffée par le plaisir. À mi-chemin entre la vie et la mort. Comas jouissif. Enfin elle laisse entendre un cri spasmodique et tout reprend : la musique, les coups contre la porte, le claquement de ton pubis contre ses fesses. Elle vient sur tes couilles. Un liquide chaud éjaculé d'entre ses lèvres. Tu vacilles. Tu arrêtes. Ne bouges plus. Entre ses jambes elle glisse ses doigts. Tripote tes couilles. Et toi tu résistes à demi-conscient. Elle reste immobile, silencieuse. Puis elle bouge doucement. Se retire lentement et se retourne. Elle semble se ressaisir après l'orgasme. Elle retire le condom. Elle pose sur toi son regard de tigresse, sort la langue et commence à caresser ton gland dur, au bord de l'explosion. Elle le lèche et de la main elle soupèse tes testicules. De l'autre main, elle empoigne ta verge et se met à la caresser à une vitesse qui frôle la violence. Tu n'en peux plus et tu viens. La chaleur te monte à la tête et tu viens dans un cri de mort. Et tu lui décharges ton

sperme plein les yeux, la bouche, le nez pendant qu'elle se lèche les lèvres en t'écoutant râler les yeux au ciel. Jamais tu n'aurais imaginé qu'une seule paire de couilles puisse emmagasiner autant de sperme. Ça, c'est une histoire à rendre amoureux, n'est-ce pas ? »

À l'angle d'une rue, un vieillard au manteau usé termine son récit. L'autre qui l'écoute, plus jeune, le regarde pétrifié. Stupéfait. Il n'en revient pas de ce qu'il vient d'entendre. Jamais il n'aurait cru que ça irait si loin. Et dire qu'une femme jeune, de son âge, vient de s'arrêter au feu rouge juste à côté d'eux et a écouté, discrète. Sans en croire ses oreilles. Sans oser croire. Dire qu'elle aurait pu être belle en d'autres circonstances. Dire que le vieux la regardait tout ce temps. Tout le temps où il disait : « ...du sperme plein les yeux, la bouche, le nez et pendant qu'elle se lèche les lèvres en t'écoutant râler les yeux au ciel. » Le quêteux tend la main devant lui et attend, souriant, content de son récit. Le plus jeune, incrédule donne une pièce au vieillard qui lui sourit de son sourire putride pendant que la femme les regarde, horrifiée. Il n'en revient pas. Avoir su, jamais il n'aurait cédé quand l'autre lui a proposé : « Me donneras-tu une pièce si je te raconte une histoire d'amour ? »

La course

Le son de ses pas se heurte en échos sur les clôtures qui encadrent la ruelle. Des pas rapides. Un souffle court. Du ciel, une pluie tombe dru. Une pluie froide qui colle le tissu léger de sa blouse sur sa peau transie. Une pluie qui tire de longs traits blancs sous les lampadaires et qui éclate en billes de verre sur le pavé. Elle court dans la froideur de l'eau. La voix résonne à intervalles réguliers :

- À l'aide ! Au secours ! Mon bébé !

Elle se rappelle la facture d'électricité et l'enfant qui criait dans le salon. Le courrier des derniers mois. Ce bout de papier sur la pile d'enveloppes décachetées. Elle s'était assise en dépliant la lettre. Dernier avis. Comptes impayés. Somme due. C'était trop, beaucoup trop. Beaucoup plus que ses moyens. Beaucoup plus que le pain sur la table et les couches du petit. Plus que la passe de métro et que le téléphone. Et l'enfant qui tapait du pied dans la fente de la porte. La larme au coin de l'œil. L'estomac vide.

Elle accélère le pas. La pluie tombe toujours dans la ruelle. Tout près on voit la lumière du boulevard. En face.

Elle se souvient. Elle était assise sur le banc de la cuisine. La pesanteur du papier. Elle tenait dans une main l'allocation mensuelle et dans l'autre la facture d'électricité. L'espace vide. La blancheur des murs. Et l'enfant qui criait et qui tapait du pied dans la porte. La voix qui se brisait contre les murs blancs et nus de la pièce. Et le ventre creux. Et les larmes dans les yeux de la mère et de l'enfant. Et le bruit en échos. Et sa mère à elle qui lui avait dit : « Quelle sorte de mère tu vas faire ? Veux-tu bien me dire à quoi tu as pensé ? Elever un enfant seule... Franchement ! »

Elle arrive sur le boulevard. En tournant le coin, ses pieds glissent sur le béton mouillé et elle trébuche sur le trottoir. Elle s'écorche le genou. La douleur la tient

plaquée au sol et le sang éjecté de la plaie se mêle à la pluie. Elle pleure en tenant sa jambe. Sa plainte s'élève vers le ciel.

Elle se souvient du couteau et de l'eau qui coulait par le robinet de l'évier. Les pommes de terre sur le comptoir. Et le mobile musical qui jouait sa berceuse dans le salon. Les bouteilles vides sur la table. L'enfant qui criait toujours dans le cadre de la porte et qui tapait du pied. Et elle-même qui criait en retour :

- Tais-toi ! Tais-toi ! Ta gueule, christ !

Elle se souvient de s'être levée et d'avoir mis la main sur le couteau. Elle se souvient d'avoir menacé l'enfant. Elle se souvient d'avoir répété de plus en plus violemment :

- Ta gueule, christ !

Elle se relève péniblement. Ses talons se remettent à marteler le ciment. Plus lentement cette fois que précédemment. Leur rythme est irrégulier. Elle boite. Ses larmes se mêlent à la pluie et lui embrouillent la vue. Au loin un homme avance. Il marche les épaules relevées et la tête penchée en avant, le chapeau enfoncé jusqu'aux oreilles.

Le lavabo se remplissait lentement. Elle s'en souvient. Et l'enfant tapait du pied et criait. Et elle criait en retour. Et le mobile jouait toujours dans le salon. Elle avait laissé tomber une lettre et avait déposé l'autre au sommet de la pile sur le comptoir. Elle s'était levée, avait agrippé le couteau par le manche et l'avait pointé dans la direction de l'enfant. Elle se souvient du bruit. Cacophonique. Elle se rappelle avoir laissé tomber le couteau et avoir serré l'enfant contre son cœur après s'être penchée sur lui. Cet enfant qu'elle avait eu alors qu'elle était encore très jeune. Sa mère avait déconseillé qu'elle le garde. Le père aussi s'y était opposé. Mais elle le voulait. Sans doute plus que tout au monde. Et le père était parti. Un matin. Sans rien dire. Elle se souvient du silence soudain. L'enfant dans ses bras et le robinet qui

coule. Le son et l'odeur des haleines qui se mélangent. Et l'évier presque plein et les pommes de terre sur le comptoir. Leur ventre creux à elle et à lui, l'enfant.

Un homme presse le pas sur le trottoir afin d'éviter la pluie et elle court dans sa direction en boitant d'une jambe. Il aperçoit sa forme derrière le rideau de pluie. Qui s'avance vers lui. Elle s'approche et se jette sur lui en criant et en sanglotant :

- Au secours ! À l'aide ! Mon bébé !

Elle se souvient de l'enfant dans ses bras et du lavabo presque plein. L'abandon des études et le travail. Difficile et peu valorisant. Et précaire. Et les comptes qui s'empilent sur le comptoir. Elle se souvient de l'annonce de la nouvelle : la manufacture allait fermer. Il y avait de ça trois mois. C'était arrivé. Et les factures qui s'accumulaient en attendant le premier chèque. Il était arrivé. Trop peu. Trop tard. Elle se souvient du moment précis où elle a reposé l'enfant sur le plancher. Sur pied de nouveau. L'enfant s'était remis à crier. Plus fort. Plus violent. Le bruit lui martelait le crâne, intolérable, insupportable. Elle avait regardé le téléphone sur le comptoir dans l'espoir vain qu'il sonne et qu'il apporte de l'aide. Ça ne pourrait arriver. C'était impossible. On l'avait débranché.

L'homme ne comprend pas ce qu'elle lui dit tellement elle est affolée. Ses mots se perdent, incompréhensibles dans la pluie. Elle lui agrippe les poignets et crie de nouveau. Et l'homme ne comprend toujours pas.

Elle se rappelle être sortie en courant et être tombée dans les bras de l'homme. Elle se rappelle la chute et la blessure au genou. Et l'eau sur sa peau. Sur ses mains. Les éclaboussures et le clapotis plus calme qui avait suivi. Puis le silence, lourd comme la mort. La réalité a remplacé le délire, subitement ; l'ordre après le chaos. Elle se souvient d'être sortie en courant en voyant l'enfant immobile dans le lavabo.

Une plainte

Une autre semaine s’amorce aujourd’hui et, comme tous les lundis, elle s’installe juste en dessous du panneau bleu sur lequel est dessinée une lyre blanche. Comme chaque lundi elle se place là et essaie de faire oublier aux passagers du métro leur petit train-train. La routine qui les mène du lit au bureau et du bureau au lit. Le guitariste s’est placé à sa droite et accorde son instrument. Il ajuste la flûte de Pan, qui est installée à son cou, en y soufflant à quelques reprises. Un son venu des profondeurs de la mémoire de l’Amérique s’en échappe, chargé de souvenirs. Quelques notes encore et il est prêt.

La chanteuse a une drôle d’impression aujourd’hui. Un sentiment bizarre, un malaise. Son pays lui manque, *le falta su país*. Elle se positionne tout de même derrière son tambour. Une grande respiration lui emplit les poumons de l’air vicié des corridors souterrains. Elle cherche la fraîcheur de l’air andin. Un voyageur passe devant elle ; elle lui sourit :

- Bonjour !

Son accent se brise contre les murs de béton où il se répercute. Et sa mémoire est portée vers la montagne de son enfance.

Elle prend dans sa main le maillet qu’elle avait déposé par terre, près du chapeau destiné à recueillir les pièces que les gens laissent en offrande, et en assène un coup, puis un autre, sur la peau tendue de la caisse. Ses coups suivent le rythme égal que lui dicte son cœur. La guitare commence à son tour. Les premiers accords s’élèvent et meublent l’air de la station. Après un court moment, c’est la flûte qui se mêle à la mélodie avant que la poésie douloureuse de la chanteuse ne vienne l’y rejoindre.

El viento y la nieve apisonan la roca

La chanteuse ferme les yeux et sourit. La flûte chante le vent du pays des montagnes où elle a passé son enfance. Elle chante les paroles que son père lui a tant de fois répétées. Tant de fois... Le soir, près du feu. Elle revoit la grange. À quelques pas, en amont. Et la petite maison de terre juchée sur le flanc de la montagne. Le ruisseau qui courait tout près et où, chaque matin, elle allait chercher de l'eau. Le maillet dans sa main a la même texture que l'anse du sceau dont elle se servait.

Y los hombres dirigen el ganado

Elle revoit, sous ses paupières closes, ces temps lointains passés dans ce pays, où chaque printemps depuis des siècles, les hommes mènent les troupeaux, malgré le vent et la neige, malgré le roc aussi, afin qu'ils passent l'été dans les verts pâturages d'une vallée des Andes. Elle voit son père parmi eux. Son sourire et ses yeux rieurs. Ses oncles également. Jamais loin. Toujours présents.

Sobre el duro, la dulce rosa

Elle sent leur odeur masculine qui se mélange à celle de la terre et des bêtes lors du départ. Le son des sabots ferrés des chevaux et des cloches accrochées au cou des vaches. Elle revit les adieux déchirants des familles avant la longue ascension, la crainte d'un non-retour, d'un accident à un être cher. Mais déjà l'espoir de les voir revenir. Et la fête qui suivra le retour. Le vin qu'on boira. La musique qui accompagnera le chant des hommes et des femmes. Les contes qu'on fera aux enfants attroupés autour du feu. Et les rires. Et les pleurs. La joie. Son père lui caresse le visage et lui dit qu'il a son sourire dans sa poche. Elle revoit ces images comme si elles étaient projetées sur l'écran de ses paupières fermées.

Soudain elle entend le troupeau qui s'agite. De ses pas, il meurtrit le sol. Les bêtes semblent folles et innombrables. Pourtant dans sa tête, l'image reste paisible, presque statique. Mais le son. Des pas. Des pas lourds comme la cordillère des Andes. Lourds comme la mort millénaire.

Elle entend un tintement métallique. Le son vient d'ailleurs, de quelque part

dans le hors-champ de son rêve. Le bruit se répète encore et encore. Un son indésirable et persistant. Implacable. Dolores ouvre les yeux et voit les pièces qui tombent une à une dans son chapeau. Elle les referme aussi tôt. Par peur de voir.

Que mira el caminando rebaño

Elle redouble d'ardeur dans l'interprétation de son chant afin de garder présente l'image qui s'efface. Elle lutte pour réprimer la triste réalité. Et son cœur bat comme un tambour dans sa poitrine. Et les pièces tintent. Et les pas des passants meurtrissent le sol de leurs pieds. De leurs semelles usées. En regardant par terre.

Que mira el caminando rebaño

Elle les entend distinctement maintenant. Le monde change malgré elle. Il redevient étranger. Les montagnes s'effacent, les hommes aussi. Le Pérou quitte lentement la station de métro. Ce n'est plus le Pérou. Elle ouvre les yeux de nouveau et voit défiler devant elle le troupeau humain qui s'achemine, docile, au travail. Guidé par les murs de béton et la flûte de Pan.

La chanson finit, fatalement. À sa gauche, le guitariste essuie une larme. Lui aussi a fait le voyage. Ils se regardent, échangent un sourire et remballent leurs instruments, contents d'avoir su préserver un jour de plus, en le partageant, ce souvenir fragile comme un rose parmi les rochers, le vent et le temps.

Le vase

Elle est assise au coin de la table, une tasse de café chaud qu'elle vient tout juste de faire entre ses mains tremblantes. Perdue dans ses idées. Réfugiée dans sa tête. Si l'éclairage est si clair, c'est que la lampe n'a plus d'abat-jour. Il l'a fait voler d'une claque quand il l'a renversée. C'était juste après la marque au coin de l'œil. Juste avant qu'il ne sorte.

Elle est assise à la table et, entre deux gorgées de café, elle constate le désastre autour d'elle. Le téléviseur à l'envers dans le salon.

- J'ai l'impression qu'on ne fait plus rien ensemble. Je me demande si tu m'aimes encore. M'aimes-tu ?

Elle avait esquissé un sourire. N'avait pas détourné les yeux de l'écran.

- C'est sûr que je t'aime, niaiseux. Tu parles d'une question...

C'est à ce moment qu'elle s'est aperçue qu'elle aurait dû le regarder, mieux choisir ses mots. C'est à ce moment qu'il a commencé à se fâcher.

- Quoi ? Tu ris de moi ? Tu ris de mes sentiments ? C'est sérieux, tu sauras.

Elle n'avait pas encore quitté la télé des yeux. C'est pour ça qu'il l'a lancée par terre. C'est vrai qu'elle aurait pu au moins le regarder. Ç'aurait été la moindre des choses. Elle porte la tasse à sa bouche. Le liquide réchauffe son corps tremblant. Elle regarde autour d'elle. Les coussins sur le sol, le divan défait. Quand il l'a tirée par terre. Quand est apparue la marque au coin de l'œil. En la prenant par le collet de son chandail. Ç'a défait une couture. Une maille à l'épaule. Elle a eu peur.

Un coussin avait volé et avait fait tomber un vase dans l'étagère. Sur le sol. En éclats. C'était le vase rouge qu'il lui avait offert pour le premier anniversaire de leur relation. Un vase de céramique. Un vase chinois. Pas un Ming. Un faux. Un dragon doré dessiné sur le côté. Il le lui avait donné pour mettre de la couleur dans leur nid

d'amour. Pour éviter que la grisaille s'installe dans leur vie. Il a regardé les morceaux s'éparpiller sur le sol. Elle l'a fait aussi. Puis leurs regards se sont croisés. Quatre yeux incrédules et remplis de détresse. Puis de rage. Dans chacun d'eux. Elle s'est levée et a lancé le coussin resté sur le sofa. Elle l'a atteint au visage. La fermeture éclair lui a laissé une marque au menton. Un accident. Il a touché la blessure du doigt et s'est avancé en grognant un juron. Une insulte. Il l'a agrippée par le cou et l'a projetée sur le plancher de bois. Et c'est juste avant de quitter l'appartement qu'il a renversé la lampe. D'un geste brusque. Et il a claqué la porte en sortant.

La tasse est maintenant vide. Elle se lève et s'en sert une autre. Besoin de se réchauffer. Encore. Quelques pas faits au hasard, la tasse à la main et elle retourne s'asseoir. Perdue dans ses idées, encore. Le téléphone sonne une première fois à l'autre bout de la table. Elle le regarde et hésite à se lever. Si c'était lui ? C'est sans doute lui. Deuxième sonnerie. Il appelle certainement d'une cabine téléphonique. En pleurant comme chaque fois. Pour lui demander pardon, pour s'excuser. Le téléphone sonne de nouveau. Elle hésite encore. Il lui dirait de toute façon qu'elle l'a un peu cherché. Que c'est parce qu'il l'aime et qu'il a peur de la perdre qu'il s'emporte parfois. Ça sonne toujours. Elle regarde trop la télé. Ça nuit au couple. Il la sent distante. C'est tout.

Elle se lève en laissant sa tasse derrière elle. Elle répond. C'est lui.

- Je savais que tu répondrais. Pardonne-moi, Bébé. Je me suis emporté. Je t'aime tellement.

Sa voix est douce comme aux premiers temps de leur amour. Chaude. Le café refroidit à l'autre bout de la table. Il parle doucement et elle l'écoute. Elle lui demande de jurer qu'il ne recommencera pas. Il le jure. Il la rassure. Peu à peu, les tremblements cessent. Il lui dit qu'elle est belle et qu'il l'aime. Elle échappe un rire nerveux entre ses sanglots. Il lui demande s'il peut rentrer ce soir. Elle lui demande de lui laisser du temps pour penser à tout ça. Pour penser à eux. Il lui répond qu'il

comprend et qu'il ferait sans doute pareil à sa place. Que c'est une sage décision et que c'est pour ça qu'il l'aime, parce qu'elle est sage. Il lui souhaite bonne nuit, s'excuse de nouveau. Elle raccroche.

Au bout de la table, le café est froid maintenant. Elle regarde le désastre autour d'elle. Elle replace la lampe et remet l'abat-jour. Un sourire entre les larmes. La lumière redevient douce, celle du nid d'amour. Elle replace les coussins du sofa, les ajuste comme il faut. Le vase reste sur le sol éparpillé en dizaines d'éclats sur le plancher. Elle en recollera patiemment les morceaux ce soir. Parce qu'il le faut. Parce qu'il reviendra demain. Parce qu'après tout... elle l'aime.

Boléro

Ils n'ont allumé que quelques cierges qui éclairent la pièce d'une lumière dansante. Ils ont mis un disque. À peine audible. Une musique espagnole, très douce. Trois temps.

En entrant, elle a lancé sur le sofa la rose qu'il lui a achetée plus tôt. Il a fait de même avec son manteau. Puis ils sont allés dans la cuisine prendre un dernier verre. Juste un autre avant de passer à l'acte.

Dès qu'elle a croisé son regard, ce soir, elle a su que ce serait fini. Toute cette solitude qui l'accablait depuis des mois, des années, tout ça allait prendre fin. Elle s'est alors accoudée au bar et lui a souri. Un sourire qu'il lui a rendu, bien sûr. Et il s'est approché.

Dans leurs verres, les glaçons se dissolvent lentement.

Sans se quitter des yeux, ils boivent en silence, bercés par la mélodie qui murmure au salon. L'odeur de la cire se mélange à celle de l'alcool. Parfum sublime. Puis elle rit nerveusement. Lui, il l'accompagne en riant à son tour. Un instant après, leurs regards se plongent de nouveau l'un dans l'autre. Se mouillent jusqu'à se noyer presque. Comme plus tôt ce soir. Quand ils ont ri accoudés au bar de ce restaurant. Lorsqu'il lui a promis de mettre fin à sa solitude. Alors, elle lui a demandé s'il voulait aller chez elle ou chez lui et lui, il a répondu :

- Chez toi.

Ils ont appelé un taxi et l'ont attendu ensemble. Sur le trottoir, en relevant le collet de son manteau, elle a glissé sa main dans la sienne. Afin de se réchauffer. Pour enfin sentir la peau d'un autre. Ça faisait tant d'années... Et lui, il l'a laissée faire. En silence.

Ils sont montés dans la voiture. Ils n'ont pas dit un mot. Ils ont respecté le silence délicieux qui s'était installé. Se sont caressé du regard. Un regard duveteux, sucré, liquide comme l'alcool.

Le taxi les a déposés sur le trottoir devant la porte de l'immeuble. La nuit était noire et la brise soufflait tendrement. Sans se quitter des yeux, ou à peine, ils ont gravi les marches de l'escalier. Dans le silence, elle a osé :

- Tu aimes la musique ?

Ils se sont arrêtés un moment. Il a posé la main sur sa joue et, du bout des doigts, il l'a caressée tendrement. Il a répondu :

- Oui.

Et ils ont pressé le pas jusqu'à la porte de l'appartement où, nerveusement, elle a cherché ses clés. Ils ont ri du ridicule de la situation. De ces clés qu'on ne trouve jamais du premier coup et qui se dérobent au moment précis où on en a le plus besoin. Puis elle les a trouvées. Et la porte s'est ouverte sur la pièce noire et silencieuse. Seul le bruit d'une horloge troublait le vide. Elle a craqué une allumette et allumé la mèche du cierge sur la table du couloir de l'entrée. Elle l'a guidé dans le salon, puis en a allumé un second. Elle a jeté la rose qu'elle tenait à la main. Il s'est défait de son manteau. Elle a mis de la musique, est allée dans la cuisine et a allumé une autre bougie. Quand il l'a rejointe, elle préparait déjà les verres. Et voilà.

La glace est dissoute maintenant dans l'alcool. Les verres transpirent entre leurs doigts. Et la musique joue toujours.

- Fais-moi danser.

Elle le demande du bout des lèvres. En un murmure. Son regard l'implore.

Sans dire un mot, il la prend par la main et l'emmène dans le salon. Elle le suit en silence. Une fois rendus, il la prend par la taille et entame un mouvement. Les pas s'enchaînent suivant le rythme de la musique. Mais quelque chose ne va pas. Ce n'est

pas comme ils se l'étaient promis. Il manque quelque chose. Un détail. Celui qui fait la différence entre le petit et le grandiose. Entre le drame et la tragédie. Alors elle le quitte un moment.

Elle tourne le bouton de la chaîne stéréo. La musique emplit soudainement la pièce. Toujours le même rythme d'Espagne. Dans toute sa langoureuse violence. Puis elle court vers le sofa reprendre la rose. Enfin elle revient.

- Vas-y, je suis à toi.

Il la reprend et entame de nouveaux pas. Plus forts. L'odeur de la rose se mêle à celle de la cire et de leur haleine. Leurs pas s'enchaînent, parfaitement accordés. Le décor tourne autour d'eux. Ils sont soudés l'un à l'autre par le regard. La musique joue si fort qu'elle masque le bruit de leurs pas et le son de sa voix qui implore son partenaire :

- Vas-y ! Exauce mon souhait. Fais-moi comme tu l'as promis.

Il fouille dans son pantalon et en sort l'objet. La femme frissonne. Elle le sent qui caresse son corps. Son dos, ses seins, ses hanches, son bas-ventre. Et la musique continue, incessante. L'objet fouille dans sa robe et atteint maintenant sa peau. L'homme semble lui demander à nouveau de l'implorer. Juste du regard, en silence.

- Vas-y, semble-t-elle répéter

Alors l'objet s'enfonce dans la chair de la femme. Elle laisse s'échapper un soupir inaudible et pourtant si fort qu'elle en échappe la rose. Ses mains sont moites et ses jambes tremblent. Elle sent tout le bas de son corps se mouiller au fur et à mesure que l'homme agite l'objet en elle. C'est délicieux. Comme elle l'avait tant de fois rêvé. L'homme continue de danser, mais elle a de plus en plus de difficulté à suivre les pas. Il la retient cependant de son bras gauche passé derrière ses reins.

- Continue...

Et l'homme continue de la faire tourner dans la musique qui s'achève. Le son diminue de mouvement en mouvement et le rythme également. Il y a maintenant tant de liquide entre elle et lui qu'ils forment presque qu'un seul et même corps. Un corps qui se dessine dans l'interface humide qui les unit. Elle et lui. Puis la musique s'arrête et leur danse aussi. Le silence habite de nouveau la pièce. Mis à part le bruit de l'horloge. Mis à part le clapotis des gouttes qui tombent sur le tapis imbibé. Le regard de la femme reste accroché à celui de l'homme, mais il est de plus en plus lointain. Elle dit :

- Merci. Tu as fait comme on l'avait dit.

Il ne répond pas. Il ne dit rien. Son souffle est trop court, il est trop fatigué. Il retire l'objet de la femme et elle s'écroule sur le tapis mouillé. Immobile. L'homme se penche sur elle et dépose un baiser tremblant sur ses lèvres, comme ils l'avaient convenu. Puis il se relève, en tremblant toujours, et contemple la scène. Les bougies, les vêtements épars, les verres vides, la rose, le sang. Le silence. Puis la musique qui reprend, douce et violente. Trois temps. Il est pris de vertige. Tout se remet à danser autour de lui. Il laisse tomber son arme et quitte l'appartement en courant. Finie, la solitude.

Le chant des sirènes

La ville s'étire le long de l'eau. À l'Ouest, le soleil descend et teint de mauve l'onde calme. Rarement le fleuve est aussi paisible. À l'Ouest toujours, des canards s'élancent au-dessus de l'eau en la troublant du bout de leurs ailes.

Au large, le capitaine du *Deliverance* écoute d'un air soucieux la radio annoncer la tempête qui vient de se former et qui s'approche rapidement du bateau. Il sort de la timonerie. Déjà, les vagues assaillent la coque du cargo et le vent souffle fort. Seul sur le pont, il fixe l'horizon. Des nuages ténébreux envahissent le ciel. Il tient dans la main le chapelet que son père lui avait offert alors qu'il était encore simple matelot. À l'époque où chaque voyage représentait pour lui une nouvelle aventure, un nouveau défi. Il sert l'objet si fort qu'il sent la petite croix de bois s'incruster dans sa paume.

« Ce soir, évitez de sortir. Environnement Canada émet en effet une alerte météo. On prévoit des orages accompagnés de vents extrêmement violents qui s'abattront sur les côtes, alors soyez prudents, restez à la maison. »

Un enfant court sur le boulevard qui longe l'estuaire. L'air frais et humide emplit ses poumons et le rythme de son cœur rivalise avec celui de ses pas. « Vite. Plus vite. Atteindre la maison avant que le vent ne se lève. Avant la pluie. Avant l'orage. » Une brise lourde trouble l'eau, calme jusque là. Dans le ciel, à l'est, de gros nuages noirs avancent.

L'enfant emprunte une petite rue, à gauche. Il court toujours.

Le *Deliverance* lutte courageusement contre les lames qui se fracassent contre sa coque. « Attention à tous les membres de l'équipage, dit le capitaine, je ne veux voir personne sur le pont. Je répète : personne sur le pont. Chacun doit demeurer dans sa cabine. » Puis il raccroche le combiné au mur avant de grimper à la course les

escaliers. Au creux de sa paume, il distingue presque les contours du corps du Christ crucifié tant il serre la petite croix. Il ouvre dans un grand fracas la porte de la timonerie : « Il faut maintenir le cap. En aucun cas dévier. En aucun cas. » Le timonier acquiesce d'un signe de tête, mais son regard est troublé. Il a peur.

Dès qu'elle entend les pas de son fils résonner sur la véranda, la femme court à la porte. L'enfant arrive essoufflé.

- As-tu vu Grand-Père ? Mamy vient de téléphoner, ça fait des heures qu'elle le cherche partout. Elle a téléphoné chez madame Jeannette et chez monsieur Joseph. Elle a même appelé le barbier. Personne ne l'a vu.

Elle replace nerveusement une mèche de ses cheveux. Dans le silence soudain, on n'entend que le « tic-tac » de l'horloge grand-père.

- Veux-tu que j'aille le chercher ?

La mère ne répond pas. Sa pensée est ailleurs, dans un passé encore frais à sa mémoire : une table bien mise et deux chandelles qui brillent au milieu de plats servis dans des couverts d'argent. Devant elle, son père et sa mère racontent les premiers temps de leur amour. Ils disent en riant les lettres qu'il lui faisait parvenir de l'étranger. La vieille femme se remémore au fil des paroles son excitation à la vue du postier gravissant l'escalier de la véranda, une lettre à la main. Lisbonne, Santo Domingo, Caracas. Chaque timbre lui révélait un nouveau pays, agrandissant par la même occasion un peu plus le monde dans sa tête. Elle rit en avouant comment à chaque fois qu'elle recevait une lettre, naïvement, elle en reniflait le timbre en espérant retrouver l'odeur de la bouche de son amant. Son rire entrecoupe les phrases qu'elle formule nerveusement. Son mari rit aussi...

Une première bourrasque frappe un carreau, tirant la femme de sa rêverie. Son fils se tient debout devant elle et attend une réponse. Elle hésite. Enfin :

- Oui. Si tu veux. Mais sois prudent.

Elle ouvre la porte du garde-robe et en tire le ciré jaune du gamin. L'enfant l'enfile aussitôt et sort dans le vent.

La pluie se mêle maintenant à la mer qui se déchaîne. Les vagues atteignent le bastingage et le vent répand l'eau salée sur le pont en y dessinant des motifs sinueux. La pluie frappe de plein fouet les hublots de la cabine de pilotage où le timonier, de plus en plus terrifié, peine à maintenir le cap. À ses côtés, le capitaine hésite en regardant l'émetteur suspendu au mur de la cabine, près de la porte par où s'infiltré un filet d'eau. Jamais dans sa carrière il n'a vu une telle mer. Jamais. Enfin, il décroche. « SOS... SOS... » Puis il raccroche. Le timonier regarde son capitaine. Pour la première fois il le découvre impuissant. Il voit ses lèvres qui tremblent et qui laissent entendre une prière implorant saint Christophe de leur venir en aide, lui et son équipage. Il se surprend à mêler sa voix à celle de son supérieur.

L'enfant court dans le vent. Au-dessus de lui, les nuages continuent de s'imposer. Le ciel est lourd et menaçant.

Sous le pont, les hommes se rassemblent par groupes silencieux dans les cabines. On a débouché des bouteilles de rhum que l'on fait circuler. L'acier de la coque du paquebot craque à chaque déferlante. Ils sentent le bateau qui roule et qui tangue, à la limite de se disloquer. Sur le point de livrer leur âme aux caprices de la mer. Les hommes boivent. Tremblent aussi.

- Auriez-vous vu mon grand-père ? demande l'enfant qui tient d'une main le capuchon de son imperméable et se sert de l'autre comme d'un porte-voix.

Un vieil homme affairé à fermer des volets de bois pour protéger les fenêtres de sa maison fait signe que non. Puis il invite l'enfant à entrer se mettre à l'abri.

- Il y a une tempête qui vient. Rentre un peu, ça va être dangereux dehors.

L'enfant refuse et continue son chemin, peinant sous le vent qui souffle de plus en plus froid sur son visage.

La vieille femme parle toujours et sa fille écoute intéressée. Elle remarque soudainement le silence de son père. Lui qui riait encore il y a un moment est maintenant silencieux. Éteint. Il semble fixer un ailleurs lointain, hors du monde. La jeune femme se tait tandis que sa mère continue son récit ne remarquant rien de tout ça. Pour l'instant, du moins.

Une première bouteille est vidée et un homme se lève pour en chercher une nouvelle. Un autre tient la bouteille vide entre ses mains et semble la contempler. Sa tête est ailleurs, bien au sec sur la rive d'un continent. Ses narines pleines de l'odeur de la terre, ses oreilles pleines du chant des oiseaux et ses yeux pleins du regard de la femme qu'il aime. Mais les pompes du *Deliverance* fonctionnent à plein régime et ne suffisent pas à empêcher l'eau qui s'infiltre de partout de s'accumuler dans la cale. Même les murs de la salle où sont rassemblés les hommes ne semblent plus étanches. Chaque joint, chaque rivet laisse perler une goutte qui, après un moment roule le long de la paroi avant de s'échouer sur le plancher. Le mouillant un peu plus à chaque fois.

L'enfant frappe à la porte d'une maison. On ouvre rapidement.

- Entre, vite, lui dit-on en le tirant à l'intérieur.

Dans la pièce, plusieurs personnes sont rassemblées. On entend le bois de la maison qui craque et le vent qui souffle à tout rompre. Soudain, c'est la noirceur. Une panne. On allume des chandelles qu'on dispose çà et là dans la pièce.

- Désolé, petit, on n'a pas vu ton grand-père. Mais retourner dehors par un temps pareil serait de la folie.

L'enfant n'écoute pas. Il franchit la porte alors que, chez elle, sa mère craque une première allumette qui brille comme une étoile dans les ténèbres. Elle la regarde se consumer jusqu'au bout de ses doigts, éblouie par la douce lumière et par la chaleur qu'elle procure.

L'eau sur le sol de la cabine où sont rassemblés les marins fait de petites vagues à chaque mouvement du bateau. Un des hommes y trempe les doigts à chaque fois qu'une d'elles passe devant lui. Un autre entonne un chant de matelot chargé de la nostalgie de la terre, de ses femmes, de ses plaisirs. Mais celui qui tient la bouteille vide ne fait rien de tout ça. Il songe. Puis il se lève et ouvre la porte de la cabine, laissant entrer encore plus de l'eau salée qui s'accumule partout dans le bateau. Dans la soute, dans la cale, dans la timonerie. Et il s'élanche dans le couloir qui mène à sa chambre. Il a un projet en tête. Si petit soit-il, il a un projet. Un projet qu'il inscrira à l'encre noire sur le papier parfumé à l'orange acheté à Port-au-Prince. Un projet sans envergure, sans conséquences, vain.

La femme craque une seconde allumette qu'elle regarde se consumer devant ses yeux incrédules, tandis que son fils court dans le vent et la pluie qui commence. Il court vers le fleuve furieux, déchiré par les vagues que le vent éparpille dans l'air.

L'homme arrive dans sa chambre et s'étend sur sa couche. Au mur, l'ampoule jaune fournit une lumière trop faible. Il place sa bouteille devant lui. Et ses feuilles. Puis il commence à griffonner quelques mots maladroits qu'il dispose en des phrases mal faites. Avant même que l'encre ne sèche, il chiffonne le papier parfumé et recommence. Bientôt, ses doigts sont tachés d'encre et ses mains ont l'odeur de l'orange. Les mots s'alignent presque naturellement sur le papier : « ...ce n'est plus la mer qui me berce, mais la mort qui m'appelle, qui vient reprendre son dû, ma vie que je lui ai refusée tant de fois en la défiant. Mais n'aie pas peur, pas plus que moi du moins, car l'Atlantique qui tant de fois nous a séparés, maintenant nous unira dans l'éternité. Je te le promets. Le souvenir de tes « je t'aime » est pour moi le chant des sirènes qui appelle le marin à la mer. Je t'aurai pour seule chanson, pour seul souvenir quand elle me réclamera. Je te le promets. Je t'aime. » Puis il défait le lacet de sa botte et attache le rouleau de papier qu'il enfonce dans le goulot de la bouteille avant d'en refermer le bouchon. Et il s'élanche à nouveau dans le corridor où l'eau continue de s'accumuler. Ses pieds éclaboussent à chaque pas. Au bout du couloir, un escalier

mène sur le pont. Il le gravit et se rend à la porte qui ferme l'écouille. De l'eau s'y infiltre. Elle lui coule le long du bras, du poignet au coude, pendant qu'il tourne la poignée. Dans sa main libre, il tient précieusement la bouteille. Il n'entend que le bruit de l'eau qui ruisselle le long des parois et sur le plancher, les battements de son coeur et les craquements sourds de la coque. Il hésite encore un peu avant d'ouvrir. Enfin il se décide et pousse la lourde porte qui se soulève au-dessus de sa tête laissant entrer des litres d'eau qui se précipitent en cascades dans l'escalier. Puis dans le corridor.

L'enfant chemine difficilement dans le vent et la pluie et il s'approche du fleuve qui se déchaîne toujours plus d'un moment à l'autre. Il approche des quais.

Le marin a réussi à se hisser sur le pont où les vagues, une à une, viennent balayer le pont. Le vent siffle si fort à ses oreilles qu'il semble être la seule réalité, la seule force de ce monde.

L'enfant traverse le boulevard et s'avance vers les quais.

Une vague s'écroule sur le pont du *Deliverance* et emporte le marin. Il s'accroche à la bouteille comme au dernier vestige de sa mémoire, de sa vie, du monde. Il glisse sur le pont et ne pense à rien, qu'à celle qu'il aime. Soudain, la vague le lance contre le bastingage. Il s'y heurte si fort qu'il en perd le souffle. Pas que le souffle. La bouteille aussi. Et une chaussure. Sa bouche, ses oreilles, ses yeux sont pleins d'eau salée. Il se relève difficilement et, les yeux à moitié ouverts, brûlés par le sel, à tâtons, cherche désespérément la bouteille. Une nouvelle vague se brise sur le pont et s'empare de lui. Une nouvelle fois, elle l'abandonne les mains vides contre le bastingage. L'homme à nouveau se relève et s'agrippe fermement au plat-bord. Il a perdu la bouteille, il le sait. Il pleure maintenant et appelle dans le vent le nom de celle qu'il aime. Mais le vent et la pluie, les vagues aussi, entraînent sa voix et la dispersent dans le lointain. Lui-même ne parvient pas à l'entendre. Mais il crie. Il le sait. Il en est convaincu.

L'enfant maintenant distingue une silhouette agrippée à la rambarde au bout de la jetée. Une silhouette immobile, perdue dans l'immensité de la mer. Une silhouette aux pieds de laquelle se brisent les vagues. Le vent froid siffle à ses oreilles. Il est perdu. Il cherche la bouteille. Les traces de sa mémoire. Sur l'allée, la pluie dessine des motifs sinueux, mouvants. L'enfant s'approche du vieil homme. La toile de son imperméable claque dans le vent et, la tête penchée en avant, il lutte contre le vent. À son tour, il pose la main sur le fer de la rambarde, tout près de celle du vieil homme. Qui ne se retourne pas. Qui ne la remarque pas.

- Viens, Grand-Père, on rentre maintenant, fait l'enfant en prenant la main du vieillard.

Le vieil homme se retourne et dévisage l'enfant. Son regard est vide, lointain, désespéré. Visiblement, il ne le reconnaît pas. Mais il le suit quand même. Et du bout des lèvres :

- Si au moins j'y étais... Si j'y étais encore...

L'attente

Elle l'attend depuis des années déjà. Assise dans son fauteuil, toute disposée à l'accueillir dans sa demeure. Comme son mari l'a fait il y a de ça plus d'un an. Avec sérénité et pudeur. Elle est calme et la pièce l'est aussi. À part le plancher qui craque sous la chaise berçante. À part le pendule de l'horloge. À part sa main ridée qui tient le chapelet. Qui égraine le temps dans l'espoir de s'acheter un petit coin de paradis. Un disque fredonne un air de Leclerc. Dans la pénombre. Seule une lampe posée près du téléphone trouble les ténèbres de sa pâle lumière. Elle aime la noirceur. Chose bizarre. Elle se disputait souvent avec son mari à cause de la manie qu'il avait de toujours ménager l'éclairage. Et maintenant qu'elle est seule, elle fait pareil. Peut-être est-ce une manière de le garder un peu vivant. En mémoire. Peut-être est-ce pour habituer ses yeux à l'éclairage du tombeau.

Dehors, la nuit est venteuse. On l'entend à travers les fenêtres. Le vent viendra sans doute à bout de débarrasser les arbres des dernières feuilles qu'ils retiennent. Chaque bourrasque donne l'impression que l'air est plus froid que lors de la précédente et les branches des arbres dessinent des formes mouvantes sur les murs du salon. De temps en temps, la timide lumière de la lampe pâlit. Le vent menace le réseau électrique.

- Et si c'était ce soir...

Son cœur se serre d'espoir et d'inquiétude à cette simple pensée. Si c'était vraiment ce soir... Ses mains se joignent. Elle sent sous ses doigts les rides de ses mains. De ses bras. Elle pose les yeux sur le tissu usé de sa robe. Le temps. Ce que le temps lui a fait. Et puis la solitude. Soudain si écrasante. Qui renforce l'attente. Décidément, elle l'attend. Ce soir.

Elle reprend son chapelet et entame une nouvelle prière. Le tourne-disque joue toujours.

Des pas résonnent dans l'escalier du devant. Des pas lourds et inégaux. Et si c'était elle ? Si elle n'attendait pas qu'elle dorme pour venir la chercher ? Si c'était ce soir et si c'était elle. Ce n'est peut-être que le vent ou son imagination. Ou autre chose.

La porte est secouée. Elle vibre violemment dans son cadre. Elle la regarde fixement tout en continuant de se bercer. Inquiète. Et si ce n'était pas le vent ? Le silence revient. Ne reste que le tic-tac du pendule de l'horloge. Et la voix grave du disque. Et le plancher qui craque. Et le vent. Dehors.

Les pas reprennent. S'éloignent un peu. Puis reviennent rapidement. La porte s'ouvre violemment. Le cadre vole en éclats. La lumière du lampadaire jette sur elle l'ombre des arbres. Et une silhouette : la voilà.

Elle l'avait imaginée différemment. Peut-être aurait-elle eu le regard rassurant de sa mère ou encore celui de son mari, d'un parent. Une image apaisante à tout le moins. Elle est plutôt un homme sans visage. Vêtu de noir. Un homme suivi d'un second qui s'avance d'un pas décidé vers elle en brandissant une barre de fer. Qui lui assène un coup sur la tempe. Si fort que la chaise bascule vers l'arrière et manque de se renverser. Si fort que ses jambes n'ont pas la force de la retenir au retour en avant. Et elle s'effondre face contre terre, propulsée par le mouvement de balancier. La plaie ouverte montre un mélange humide de chair et d'os. Elle saigne abondamment.

La mort ne reste pas là pour l'accompagner dans son agonie. Non. Elle se met plutôt à fouiller la maison en jurant. Elle entend les tiroirs se vider. La vaisselle qui éclate sur le plancher. Sa tête est engourdie. Elle sent contre sa joue le tapis qui s'humidifie. Chaud. Liquide. Epais.

Meubles renversés, tiroirs vidés, vaisselle brisée. Puis le silence. Même le disque s'est tu. Il ne reste que le son des pas. Un des deux hommes s'approche d'elle. Se penche sur elle. La regarde dans les yeux.

- Elle respire encore.

L'autre s'approche à son tour. Lui assène un autre coup de barre de fer. Plus violent encore. Derrière la nuque. Le premier proteste. Pourquoi ? Et d'abord pas si fort. Mais trop tard. C'est fait. La mort quitte comme elle est venue. Rapide et violente. Elle, elle reste là. Le visage plaqué contre le plancher. Immobile.

La porte est restée ouverte et des ombres sinistres s'agitent sur les murs. Le vent s'engouffre dans la pièce et des feuilles de papier volent çà et là. Elle l'avait imaginée plus compatissante, plus rassurante, plus douce. Mais tout de même, elle est venue. Et c'est ce qui compte.

Un soir comme les autres

Ils sont arrivés ensemble au petit matin. Ils ne se connaissent pas. Ne s'étaient jamais vus et pourtant ils se sont reconnus. L'un en l'autre. Ils se sont tout de suite acceptés et ne se sont pas quittés depuis. Il y a des années qu'ils n'ont pas délaissé l'immeuble. Un vieil édifice abandonné situé au coin d'une rue et jouxtant un chemin de fer. Une bâtisse croulante et couverte de graffitis. À l'odeur fétide. Et dont le toit fuit. C'est terrible les jours d'orage. Et justement, ce soir il pleut.

Ils ne s'adressent pas souvent la parole. D'ailleurs ils ne parlent presque jamais. Ne communiquent pas beaucoup. Et quand ils le font, c'est en gestes. Ils cohabitent tout simplement. Surveillant l'autre du coin de l'œil, épiant ses moindres faits et gestes. C'est ainsi qu'ils se connaissent et se côtoient. Ni l'un ni l'autre ne sait d'où vient son voisin. Ça n'a guère d'importance pour eux. L'un d'eux croit que l'autre est étranger, il l'a entendu jurer en anglais un soir. Il courait en rond en criant : « Fuck ! Fuck off ! » Mais la plupart du temps, c'est le silence le plus complet. Et justement, ce soir on entendrait une mouche voler.

Quand ils ont des visiteurs, ils les chassent tout de go. Ils réagissent simultanément et sans se consulter. Ils se lèvent et lancent aux importuns tout ce qui leur tombe sous la main : des bouteilles vides, de vieilles seringues. Quelques fois, le plus souvent à l'approche de l'hiver, ils doivent en venir aux coups. Parce qu'un toit comme celui-là, ça protège du vent et ça empêche qu'on se réveille au matin couvert de neige. C'est pour cette raison qu'il faut le défendre coûte que coûte. À coups de madrier ou de briques s'il le faut. Mais le plus souvent, il n'y a personne. Pas d'étrangers, pas d'importuns. Ça fait longtemps qu'il n'y en a pas eu. Et justement, ce soir ils ne sont qu'eux deux.

La vieille manufacture protège du vent et de la neige, mais il y règne une noirceur et une froideur de caveau. C'est si humide que ça gèle les sens. Et c'est noir

comme dans la gueule du loup sauf près de la porte du fond à laquelle il manque un panneau. Ça ne tire qu'un timide trait de lumière sur le sol. Ça les force à faire du feu. Mais ce n'est pas tous les jours qu'ils ont de quoi brûler. Aux premiers temps de leur vie commune, ils ne manquaient de rien. L'immeuble regorgeait de bouts de bois et de restes de mobilier. Aujourd'hui ils doivent se résigner à brûler des déchets le soir des ordures. Le reste du temps, ils restent silencieusement plantés dans le noir et le froid. Le froid. La noirceur. Parfois interrompue par le passage du train. Le faisceau de son phare s'infiltré par la brèche de la porte et éclaire pendant un bref moment une grande partie de l'étage du bas. Comme le flash de la caméra du coroner. En ce moment, si le train venait à passer, il illuminerait les corps des deux hommes. Mais ce soir il n'y a que silence et froideur de mort. Noirceur de caveau.

Quand le train passe, le sol se met à vibrer. Des fissures du plafond s'échappent de la poussière. L'air devient si chargé qu'on peine à respirer. Qu'on étouffe littéralement. Et justement, la terre se met à trembler. Maintenant. C'est presque imperceptible pour le moment. Et on n'entend pas encore le bruit d'enfer que le train fait en passant près du bâtiment. Le crissement métallique des roues de l'engin sur le fer des rails. Lourd et rythmé. Le son qui se répercute sur les murs de briques, les feuilles de tôle du toit. Quand le train siffle, ça devient insupportable. D'ailleurs on entend le sifflet au loin. Qui s'approche rapidement. Déjà le son augmente. Se fait de plus en plus envahissant. Augmente encore et encore, martèle les tympanes si fort qu'il faut se boucher les oreilles. Si fort qu'on en crie de douleur et qu'on n'entend pas sa voix. Si fort qu'il crie à plein poumons et qu'on ne le perçoit pas. Il se lève et il crie. De plus en plus fort à mesure que le train s'approche. Près, plus près. Sur le point de jeter sa lumière sur la scène. Et l'air se fait dense et il tente de retenir sa respiration. De ménager ses poumons. Le train siffle de nouveau et ça y est. Lumière : le trait de la porte s'allonge subitement et dévoile les bouteilles vides au centre desquelles il se tient la tête la bouche grande ouverte, et l'autre, allongé face contre terre au centre de ses seringues, qui reste immobile. Parce que ce soir, il n'entend rien, il ne ressent

rien. Ni la température ni la poussière. Parce que ce soir, il ne respire plus. Et le train finit par passer et sa lumière avec lui. Et la scène demeure inchangée la noirceur et le silence revenus. Et il ne s'étonnera pas du silence et de l'immobilité de son camarade. Parce que ce soir, c'est un soir comme les autres.

Saint Jude

Ce vieillard est assis seul au fond de la cantine, les mains posées de chaque côté de son cabaret. Une assiette vide mais souillée, un morceau de gâteau à peine entamé et un verre rempli de jus de fruits y sont disposés. Il y a aussi un casseau rempli de pilules multicolores qu'il regarde en silence.

Quelqu'un passe :

- Bonjour, Monsieur Dufresne. Comment allez-vous ?

Elle s'est penchée au-dessus de la table et parle à voix haute. Trop fort pour rien. L'homme lève les yeux sur l'uniforme blanc devant lui. Il sourit autant que son visage ridé le lui permet. Fait un signe de tête. Pour montrer qu'il apprécie l'effort gentil de la garde.

- N'oubliez pas de prendre tous vos médicaments, là. Si vous voulez aller mieux...

L'homme répète son mouvement de tête et regarde la femme qui s'éloigne. Puis il pose à nouveau ses yeux sur les pilules colorées.

Il y a longtemps qu'il n'a pas eu de nouvelles. De sa famille. De ses amis. Si longtemps qu'il n'est même plus certain de savoir de qui il pourrait bien recevoir des nouvelles. Il doit bien en avoir, de la famille ou des amis. Tout le monde en a. Quelques-uns à tout le moins. Et pourtant, peut-être pas. Il y a si longtemps qu'il est là. Seul. Sans signe d'eux. Mais il se souvient d'un numéro de téléphone qui lui était venu à l'esprit il y a de ça quelque temps. D'abord vague, il avait fini par s'imposer dans sa tête. Très clairement. Il l'avait d'ailleurs noté sur un bout de papier. Il doit bien l'avoir sur lui quelque part. Il se lève et fouille ses poches. Quelques pièces de monnaie, un vieux mouchoir chiffonné, un emballage de bonbon au beurre. Dans son portefeuille, il trouve sa carte du club de l'âge d'or. Ça fait si longtemps qu'il n'est

pas sorti. Une photo de lui, de feu sa femme et des factures. Des tonnes de factures venues de toutes les époques. Décennies entremêlées. Puis, sur un bout de napperon de papier fripé, sept chiffres écrits d'une main tremblante.

Son regard s'illumine. Il cherche sa canne. Elle est posée là, à côté de lui, appuyée contre la chaise vide à sa gauche. Lentement il l'agrippe et, en s'appuyant de sa main libre sur le bord de la table, il entreprend de se lever. Lentement. Son vieux corps tremblant a du mal à se redresser. Chaque articulation peine à se déployer. La canne se pose sur le plancher, puis ses pieds glissent bruyamment, l'un après l'autre, pour la rejoindre. Son corps recroquevillé avance lentement dans le corridor. Au bout, trois marches à descendre. Il s'arrête. Puis les franchit une à une en s'appuyant bien sur la rampe. Enfin, il reprend sa canne et son chemin.

L'entrée de l'hôpital s'ouvre devant lui et entre les portes de vitre il aperçoit le téléphone public. Il sourit.

Tout est écrit en caractères trop petits sur l'appareil. Il décroche le combiné et fronce les sourcils en s'approchant pour lire les indications. Il plonge sa main libre dans sa poche et compte la monnaie. Il a ce qu'il faut et l'enfonce dans la fente. Puis il signale les chiffres un à un en s'appliquant. En s'assurant de ne pas faire d'erreur.

Il y a une tonalité. Ça sonne. Une voix familière. Peut-être un ami, peut-être un petit-fils.

- Il n'y a pas de service au numéro que vous avez composé. Veuillez vérifier le numéro ou composer de nouveau.

C'est un message enregistré. Il n'y a personne. Pourtant il avait espéré... Il raccroche. Pourtant le numéro est le bon... Il a bien fait attention en signalant. Et il est si clair, si précis. La preuve en est qu'il est écrit là, sur le bout de papier chiffonné.

Une infirmière arrive en courant.

- Monsieur Dufresne! Vous ne devriez pas partir comme ça, sans avertir!
Venez, je vais vous reconduire à votre place.

Il la regarde confus. Perdu dans des souvenirs qui s'échappent de sa tête.

Elle le ramène à sa place. Bien assis à sa table dans la cantine. Devant lui, les implacables pilules.

- Dites-moi, avez vous pris vos médicaments aujourd'hui ?

Et la dame en blanc s'éloigne comme elle était venue.

La rencontre

Il est apparu subitement, au détour d'une rue, et lui a demandé de la monnaie. Il est sorti de l'ombre d'une nuit fraîche comme l'envers d'un élément du décor dans son manteau crasseux et nauséabond, détonnant au milieu des fontaines illuminées de la place où marchait l'homme en veston de tweed. Il lui a demandé :

- Excusez-moi, vous n'auriez pas de la monnaie ? Pour acheter du café ?

Son regard lui a semblé familier. Un ancien partenaire de classe ? Il avait bien au fond de l'œil l'éclair d'intelligence des gens instruits, mais quelque chose dans son accent montrait évidemment qu'ils ne venaient pas du même quartier. Et pourtant, n'y avait-il pas eu un Jean ou un Nicolas, un ancien camarade de classe dont il avait entendu parler et qui ne l'avait pas eue facile ? Un revers de fortune ou quelque chose. Une histoire de dépression, de faillite, d'abandon... Jean ou Nicolas ? Le nom ne lui revenait pas. Il avait toujours eu de la difficulté à retenir les noms.

- Allez ! Juste une pièce. Pour acheter un café. Pour manger ce soir.

L'homme en veston ralentit. Lui qui allait d'un pas décidé, il ralentit. « Il y a pourtant quelque chose... » pense-t-il. Quelque chose qui s'accroche dans son esprit. N'était-ce pas cet homme qui l'avait aidé à se relever le matin où il était tombé dans la neige en se rendant à un rendez-vous important ? Oui... Il avait limité les dégâts que cette humiliation lui aurait causés. Sans lui, il aurait dû mettre la main dans la gadoue, risquant de salir la chemise au poignet et compromettant ainsi la signature importante qu'il allait obtenir. Cet homme en loques l'avait aidé à se relever. Il lui avait tendu la main, puis sa valise. Il avait même osé un sourire afin d'attirer dans sa main, sans demander l'aumône, le triste salaire du mendiant. L'homme au veston de tweed avait réalisé, mais un peu tard, ce que son sauveur n'avait osé demander. Il avait mis quelque temps à s'en rendre compte, avait fait quelques pas. Quand il s'était retourné pour enfin offrir au pauvre homme de quoi le remercier pour son service, il

avait déjà disparu. Avalé par la foule. Non. Ce n'est pas lui. À celui-là, il manquait bien une dent, tandis que celui-ci... n'a même pas souri.

- Rien qu'une pièce pour continuer à vivre...

Ou était-ce cet autre, soûl à mort qui s'était assis près de lui, métro Beaubien... Il s'était présenté et avait commencé à lui parler de ses rhumatismes comme à un ami proche :

- Avec le froid qu'il fait, mon squelette ne fera pas vieux os !

Ça l'avait fait rire. Parfois les répliques font sourire par leur implacable accord avec la réalité. Il avait presque répondu, mais avait heureusement constaté que son interlocuteur s'était déjà endormi. Quand le métro était arrivé, l'homme ivre avait été le seul à ne pas se lever. Trop soûl. Trop mal en point. Trop mort, peut-être.

- Juste une, pour continuer à vivre... Tu peux quand même pas me laisser mourir de faim et de froid ?

L'homme au veston de tweed se souvient d'un matin où il jouait dans la ruelle avec ses amis. À la balle ou au ballon. Peu importe. Il se rappelle avoir couru dans un tas de poubelles. Sacs à ordures, bouts de bois, verre brisé et boîtes de carton. Il en était ressorti en pleurant après avoir entendu un grognement et vu un jeune homme barbu et les cheveux en bataille se lever. Encore éméché de la veille. L'homme avait alors regardé les enfants et avait demandé :

- Vous auriez pas vu une bouteille, par hasard ?

Les enfants avaient couru dans les jupes de leur mère. Ils avaient tout raconté. Le ballon, les boîtes, le grognement. Lui, il avait regardé sa mère et avait promis de ne jamais devenir comme ces alcooliques qui ne font rien que d'attendre qu'on leur donne de l'argent pour acheter la prochaine bouteille et qui dorment dehors à toute heure du jour ou de la nuit. Étonnamment, il lui semble avoir manqué à sa promesse.

En effet, un soir de mai où il faisait bon, il s'était assoupi sur un banc de parc en lisant son journal. Une voix usée l'avait tiré de son sommeil :

- Eh ! mon vieux, t'es pas chez vous, ici !

En ouvrant les yeux, il comprit qu'on l'avait confondu avec un de ces itinérants. Une vieille dame était penchée au-dessus de lui et le dévisageait avec autant de dégoût qu'il en avait eu pour l'homme qu'il avait découvert dans les ordures des années plus tôt. La vieille femme n'avait pas remarqué la cravate, la chemise de soie ni les souliers neufs. Juste un homme couché sur un banc de parc, recouvert des feuilles d'un journal. Il s'était levé, avait ramassé en vitesse les feuillets éparpillés et avait déguerpi, honteux.

- Allez, mon vieux ! On est tous pareils. Tu ne peux pas me laisser mourir. Je suis comme toi ! On pourrait être frères !

Frères.

L'homme au veston s'est arrêté. On croirait qu'il songe à mettre sa main dans sa poche pour en sortir une pièce. Il enfonce de fait ses mains dans ses poches. L'homme au manteau crasseux tend une main et fait un sourire où il manque une dent, content d'avoir trouvé quelqu'un qui le comprend, qui est sensible à sa misère. Puis l'autre hausse les épaules.

- Désolé, je n'ai pas d'argent sur moi.

Puis, l'homme au veston de tweed reprend son chemin. Non, décidément ce visage ne lui dit rien. Et s'il n'a pas donné d'argent aux autres, pourquoi en donnerait-il à lui ?

Son histoire commence ici

Elle se tient au bord de la fenêtre et regarde tomber la pluie. Dans une main, la cigarette qu'elle vient d'allumer. Dans l'autre, la tasse de café fumant, chaud à s'en brûler les lèvres. Dans la cuisine, l'enfant bien assise dans sa chaise, les yeux grands ouverts. Elle regarde tourner l'éventail du plafond en silence. Silencieux lui aussi. Et pourtant, ce silence ne durera pas. Bientôt elle aura faim et ses pleurs le feront savoir. Elle voudra manger et elle le fera savoir. Elle appellera à grands cris le biberon que sa mère lui fichera dans la bouche. Puis elle tétera le lait chaud. Fort. Goulûment. Et on entendra le bruit de succion à travers la pièce. Et ce sera tout. Elle dormira. L'estomac gonflé elle sombrera dans un sommeil profond. Elle n'en sortira que pour appeler de nouveau à elle la mamelle synthétique et le liquide chaud.

Mais tout ça ne fera qu'un temps. En effet, elle fera bientôt ses premiers pas. Elle refusera obstinément qu'on la prenne, sauf bien sûr quand elle sera triste ou fatiguée. Et un soir peut-être, un soir comme celui-ci, gris et pluvieux, elle prononcera un premier mot. Ce sera peut-être un appel comme « lait ! » ou bien ce mot merveilleux: « maman ». Maman. Oui. Et ce sera beau. Elle rira de voir sa mère les yeux pleins d'eau, émue de ce mot qui ne sera qu'un son sans signification précise dans sa tête d'enfant. Un son qu'elle n'aura fait que répéter à force de l'entendre. À chaque biberon. À chaque changement de couche.

Après ce premier mot, un second viendra. Peut-être « toutou » ou « jus » ou bien autre chose. Les mots se bousculeront dans sa tête, imprécis, nébuleux. Puis elle les alignera sans trop comprendre comment. En cherchant à tâtons un peu de cohérence. Elle y parviendra. À la longue. Elle grandira et ce sera les premières années d'école. Parfois le matin elle feindra une maladie, elle pleurera et frappera du pied en vociférant qu'elle ne veut pas y aller, que tous les garçons sont méchants et que la maîtresse n'est pas gentille avec elle. Elle expliquera entre les hoquets comme

elle déteste la pâte à modeler et à quel point elle exècre l'éducation physique. Mais ces matins-là, elle ira quand même à l'école. De gré ou de force. Sa mère ira la reconduire au coin de la rue et attendra l'autobus avec elle. S'il le faut.

Elle voudra qu'on lui achète un cheval. Le samedi matin, plantée devant la télé, elle regardera les chevaux, les chevaliers, les cavaliers, les amazones. Ses petits doigts toucheront l'écran à leur passage. Sa mère aura beau lui expliquer que pour un cheval il faut des prés, du gazon, elle ne voudra rien entendre. Pour elle, la montagne suffirait. Le béton, les murs, ça ne posera pas de problème. Puis, à force d'explications, elle y renoncera. Alors elle maudira la ville, ses tours de verre, son béton, ses murs et la saleté. Elle reprochera à sa mère d'y vivre.

Puis un beau matin, peut-être après une nuit pluvieuse, un garçon viendra la voir. Il lui offrira un bonbon puis, à la sauvette, déposera un baiser sur sa joue. Elle sentira alors le regard de tous ces enfants dans la cour d'école se poser sur elle. Elle sera mal à l'aise. Une gamine pointera du doigt, une autre rira dans un coin de la cour. Et elle rougira devant le garçon qui lui sourira. Timide lui aussi. Elle rougira qu'on la regarde, mais également du plaisir que ce premier baiser lui procurera. Elle rentrera à la maison le soir et racontera à sa mère qu'elle a un amoureux. Un petit garçon qui est gentil avec elle. Qui lui porte attention et qui est tendre.

Elle continuera de grandir. Elle ira au secondaire. Avec les grands. Elle reprochera à sa mère de toujours se plaindre que le temps passe trop vite. Elle lui dira :

- Je ne suis plus un bébé, je suis presque une adulte maintenant.

Et sa mère ne la croira pas. Mais elle feindra de le faire. Elle se taira pour ne pas froisser son enfant dans l'espoir que dure le conte de fée qu'elle imagine pour elle. Mais sans cavaliers ni chevaux. Elle assistera silencieuse à la transformation de sa fille. Elle aura eu raison. Elle sera presque une adulte. Les seins et les poils seront la preuve qu'elle sera devenue une petite femme. Seules les trop longues heures

passées au téléphone et ses gamineries occasionnelles rappelleront qu'elle est encore jeune, un bébé pour sa mère.

Les garçons défileront dans sa vie. Elle les trouvera beaux, mais tout de même un peu immatures. Elle aimera leur présence, leur charme et leur manque de sérieux. La façon qu'ils ont de feindre l'irrespect entre eux. Leurs manières un peu viriles et maladroitement. Et leurs mains, leurs épaules. Puis un soir chez une amie dont les parents seront absents, ça surviendra. Elle aura peut-être quinze ans. Elles auront invité quelques amis. Des garçons et des filles. Ils boiront ensemble de l'alcool qu'ils auront volé dans le bar du père, fumeront peut-être quelques cigarettes, quelques joints. Enfin il s'approchera d'elle, lui prendra la main. Il prononcera des mots doux, lui dira qu'elle est belle. Elle rougira un peu. Ne répondra rien. Et il continuera. Posera une main sur une joue et, du bout des doigts, caressera les oreilles, la nuque. Il l'entraînera à l'écart et elle, elle hésitera. Entre le souhait et la crainte que ça se réalise. Ils graviront les escaliers jusqu'à la chambre. Celle des parents. Avec un grand lit, de la dentelle aux fenêtres et des bougies aromatiques partout. Il allumera les bougies. Et ça se réalisera.

Son regard se perdra dans le néant. Elle pensera à lui, écrira son nom dans son journal et partout où elle le pourra. Dans son agenda, son cartable. Elle voudra se le faire tatouer. Son nom sera tout ce qui importe : porté par les soupirs, le silence, le temps. Elle attendra ses appels. Elle ne vivra que pour lui. Sa sexualité enfantine sera derrière elle.

Elle voudra quitter l'école, qu'on lui laisse vivre sa vie. Pour elle, pas de profession libérale, pas de carrière. Elle dira que l'école, ça rend con. Que l'usine n'a jamais tué personne et qu'il n'y a pas de sot métier. Elle refusera que sa mère décide pour elle. Ce sera un reproche. Dur.

- Ce n'est pas ma faute si tu n'as rien fait de ta vie, criera-t-elle, pas de ma faute.

Ce sera comme un poignard dans le dos. Ce sera dur et égoïste. Sans délicatesse, comme le son du verre qui se brise. Coupant comme les éclats. Elle n'aura pas compris qu'on ne mène pas toujours la vie qu'on veut. Elle ne réalisera pas encore les années à la manufacture, la grossesse et les amoureux qui n'aiment pas assez pour accepter l'enfant d'un autre. Mais elle comprendra rapidement la douleur de sa mère. Elle comprendra le mal qu'elle aura fait et regrettera ses paroles, voudra les retirer. Les rattraper. Et elle pleurera d'avoir été si dure. Elle demandera pardon. Et elle sera pardonnée. Comme chaque fois.

En secret, elle attendra toujours l'arrivée du cavalier. Il surgirait de la brume sur un cheval d'argent. Crevant le brouillard de la nuit qui tombe. Il lui tendrait la main et l'aiderait à monter. Et elle monterait sans hésiter. Sans prononcer une parole. Parce qu'ils se comprendraient sans se parler. Ils seraient faits l'un pour l'autre. Et il l'emmènerait dans son château en haut d'une colline bordée de verdure. Un château qu'il habiterait seul. Et ils feraient l'amour toute la nuit. Loin des bruits de la ville. Dans chacune des pièces. Elle reprochera à son copain de ne pas être ce cavalier, de ne même pas monter à cheval. De ne pas lui porter attention comme le ferait l'autre. Elle le trouvera distant, jaloux, pas assez romantique. Ou trop. Puis, un jour, elle rentrera en pleurant. Il l'aura laissée, peut-être las qu'elle espère de lui ce qu'il n'est pas. Peut-être aussi qu'il ne ressentira plus rien pour elle. Peut-être sera-t-il amoureux d'une autre. Peut-être qu'il aura cessé de l'aimer. Tout simplement. Elle pleurera, elle aura mal. Elle refusera de voir sa mère. Elle voudra être seule pour vivre sa peine. Seule. Elle criera à sa mère de ne pas demeurer derrière la porte ; lui reprochera d'être ridicule de rester à pleurer pour un chagrin qu'elle n'a même pas. Pour un chagrin qui n'est pas le sien.

Elle survivra à sa peine. Tout le monde y survit. Elle en sortira. Vieillie un peu. Et ce sera l'usine. La vie qui continue son chemin. Le rythme des machines et les horaires impossibles.

Puis un soir d'hiver, à la sortie du travail et dans l'air glacé du soir, un garçon offrira de la raccompagner. Il lui tendra la main et la fera monter dans son auto. Une Mustang certainement. Il l'invitera à prendre un café et elle acceptera. Il lui racontera les longues minutes où il la regardait au travail en espérant qu'elle lui renvoie ses regards. Elle rougira. Gardera pour elle qu'elle faisait de même. Ce ne sera pas un mensonge. Juste une vérité non avouée. Rien qu'un silence. Un de plus. Il l'invitera chez lui et elle le suivra. Et de fil en aiguille le salon, la cuisine, la chambre. Et un beau matin, les vomissements, les crampes. Et le test de grossesse : Positif. Elle aura dix-sept ans. Peut-être dix-huit. Elle voudra garder l'enfant. Lui, n'en voudra pas. Non qu'il ne l'aime pas assez ; ce sera seulement qu'il ne se sentira pas prêt, qu'il ne saura même pas s'il en veut, des enfants. Alors elle fera comme il se doit. Elle le gardera. Malgré lui. Elle l'élèvera seule, comme sa mère a fait pour elle. Après les neuf mois ce sera les biberons, les couches. Elle s'assoira devant la fenêtre les soirs de pluie en fumant des cigarettes. Elle regardera sa fille grandir, car ce sera une fille. Elle la regardera grandir comme l'aura fait sa mère.

Et ce sera son histoire. Elle l'écrira ce soir.

Les deux mains dans la merde...

...et tous les soirs ça recommence. L'odeur nauséabonde et la même texture pâteuse, la même température, à peine plus froide que les trente-sept degrés du corps humain. On a beau mettre des gants, on ne s'y habitue jamais. La couleur, l'odeur. On lève les scrotums usés, on tasse les fesses ridées et on frotte. Jusqu'à ce qu'il ne reste plus une trace. Puis c'est le suivant. Un après l'autre, tous y passent. Madame Chauvain, Monsieur Chavez. On les réveille au beau milieu de la nuit. C'est l'heure du nettoyage. On récurve les anus et les parties génitales. Toutes les nuits la même routine.

- Ça ne sera pas long, vous vous rendormirez après.

Ça devient plus mou, parce qu'on aide les intestins, parce qu'on lutte contre la constipation. On leur fait manger des fibres, boire du jus de pruneau. Tout est fait pour que l'élimination se fasse vite. Pour que les déchets soient rejetés le plus rapidement possible. Et on leur met des couches jetables. Parce qu'un vieux constipé, c'est invivable. Alors on fait avec la mollesse.

Puis c'est :

- Ça ne sera pas long, Monsieur, on vous retourne et vous pourrez vous rendormir après.

Une fois sur le côté gauche, une fois sur le droit, puis sur le dos, et sur le ventre.

- Pardon, ça ne sera pas long...

...et ça continue de plus belle. De chambre en chambre, de lit en lit. L'un après l'autre, tous ils y passeront. On les lavera, on les retournera, on changera leurs draps à chaque dégât. Le maculé pour le blanc, la puanteur pour la fraîche senteur printanière.

Et c'est ce qui arrive quand la vie se décompose. On les prend en charge. Pour leur bien. Plus de famille. Que l'hôpital. Qui pense, bouge, digère à leur place. Et on frotte jusqu'à ce que mort s'en suive. Jusqu'à ce que le lit soit assigné à quelqu'un d'autre. Alors on frottera de nouveau. Parce que c'est comme ça. Parce que c'est pour leur bien. Qu'ils meurent.

La bougie

Dans un appartement de la rue du Faubourg, une fenêtre est restée ouverte et ses rideaux battent au vent. À l'intérieur, il fait sombre. La seule source de lumière est une bougie posée sur la table. Les quatre pièces, comme le grand lit défait, sont vides. La radio, depuis le salon, souffle des airs de blues qui imprègnent l'air de la douleur de vivre. La flamme vacille. Une feuille de papier se trouve au pied de la bougie. Sur celle-ci, une note rédigée à l'encre rouge : « Ce soir je suis venu te voir à ton travail. Je t'ai apporté des roses. Il faisait froid et pour éviter qu'elles ne gèlent, j'ai dû les envelopper dans du papier de soie. En arrivant devant le restaurant, je me suis arrêté, en espérant te surprendre à travers la vitre. D'abord je ne t'ai pas vue. Puis, après un moment, tu es apparue pour prendre la commande d'un client. Tu l'as servi gentiment, mais en te retournant, j'ai vu que ton sourire s'effaçait. Je suis resté là, dans le vent et le froid, à attendre ton retour, et tu es revenue avec les plats de l'homme que tu as déposés sur la table. Il t'a dit quelque chose qui a d'abord semblé te plaire. Du moins, tu as ri. Mais encore, lorsque tu t'es retournée, tu as regardé le plafond, ta bouche s'est tordue dans une moue de dégoût et, en grimaçant, tu as répété quelque chose pour te moquer de l'homme. J'ai réalisé que tu feignais ton plaisir. J'ai compris alors toute l'hypocrisie dont tu étais capable, ma vie. J'aurais pu rester là toute la soirée à te haïr, mais mes mains commençaient à gercer et le vent emportait une à une les pétales de roses. Je les ai laissées par terre et je suis rentré pour écrire cette note, pour toi ma vie, toi que je n'aime plus. » Au bas de la feuille, en guise de signature, le crayon abandonné. Sa pointe tache le papier et son encre se répand parmi les fibres comme une flaque de sang. Les rideaux battent l'air à nouveau et la bougie s'éteint. Sa mèche, encore rouge d'une vie passée, se dissimule lentement dans l'obscurité, ne laissant derrière elle qu'un filet de fumée qui s'élève vers le plafond.

Histoire de pluie

Il pleut. Depuis trois jours qu'il tombe des clous et un léger brouillard s'élève de la chaussée. Un homme court en tenant son journal au-dessus de sa tête. Afin de se protéger de la pluie. Chacun de ses pas fait s'élever en éclaboussures l'eau glacée qui le mouille jusqu'à la moelle. Ses pieds sont trempés, ses jambes sont trempées, son dos, malgré son imperméable, l'est aussi. Un homme court dans la pluie.

Sur le coin d'une rue, il croise un regard qu'il reconnaît. Bleu. Profond. Qui troue le brouillard. Une fille se tient là, silencieuse sous la pluie. Sans broncher. Surprise de voir cet homme sorti de nulle part. Cet homme qu'elle reconnaît et qui, pour la première fois lui semble différent. Elle le fixe. Le redoute et l'espère à la fois.

Autour des yeux, des rigoles de couleur. Noir. Bleu.

L'homme fait quelques pas de plus, puis s'arrête. Il fait demi-tour. Regarde de nouveau la fille. Elle est là, trempée comme lui, familière. Immobile, elle brave la pluie. Courageuse et silencieuse.

Ses cheveux ont le roux d'une teinture bon marché. L'eau qui s'abat sur sa tête les a aplatis et ils épousent le contour de sa face. De ses épaules. Et son regard reste là, immobile, posé sur l'homme qui la dévisage comme une fille qu'il reconnaîtrait à peine. Elle porte un bustier rose et très moulant. Autour de son cou est enroulé un boa vert dont les plumes trempées ont perdu de leur lustre et de leur volume. Un ceinturon à large boucle dorée lui cerce les reins. Elle porte aussi une jupe très courte de velours noir et des bas verts que des jarretières retiennent à mi-cuisse. Sous le tissu rose, l'homme distingue la forme du mamelon et la pointe dressée du sein.

Il s'approche d'elle. Un autobus apparaît vrombissant et éclabousse les trottoirs avant de s'effacer derrière le rideau de brouillard. Pour n'être plus qu'un son,

une musique. Puis disparaître. Complètement.

La fille est couverte de chair de poule. Une main posée sur la hanche elle regarde l'homme devant elle. Il s'approche un peu plus. Elle a l'odeur de la vanille. Ses lèvres fardées tremblent légèrement de froid. Son haleine sent le tabac.

- Est-ce que je peux t'aider, demande-t-elle en portant une cigarette mouillée à sa bouche, à peine entamée et pourtant déjà éteinte.

L'homme ne répond pas et s'éloigne un peu. Puis il revient. Elle tire de son sac à main une nouvelle cigarette qu'elle fiche dans sa bouche et qu'elle tente d'allumer. Pas de feu. En un instant, la cigarette est complètement trempée. Elle la lance sur le trottoir. Puis soupire :

- Je n'arrive même pas à fumer. C'est tout dire.

L'homme ressent à la fois dédain et admiration pour elle. Il l'admire pour son courage. Pendant que le monde court se mettre à l'abri, elle, elle reste là, stoïque, courageuse. Elle le dégoûte pour son choix de vie. Elle aurait pu faire autre chose. Mais le destin... Les amis... La famille...

- Si t'es juste là pour me reluquer, décalice.

L'homme est surpris. Il fait un pas en avant. Vers elle. Comme pour s'assurer qu'elle est bel et bien là, que c'est bel et bien elle. Leur haleine se confondent maintenant. Il hésite encore. Puis, sentant une sorte de courage pervers le gagner, il prend la fille par le bras et l'entraîne avec lui. Elle hésite d'abord. Comme une enfant qui refuserait d'obéir. Ne dit rien. Pas un mot. Se contente de soupirer bruyamment. Puis, enfin, elle se laisse guider.

Les pas résonnent plus qu'à l'habitude sur le trottoir. On perçoit le son de chacune des gouttes qui s'écrasent contre le sol. Distinctement. De temps en temps un piéton surgit du brouillard. Inquisiteur. Et semble déjà les accuser de la faute qu'ils commettront.

L'hôtel. Une chambre. Au premier. Et les pas qui résonnent encore dans l'escalier. Et les clés dans la serrure. Et la porte refermée derrière eux. Des vêtements mouillés éparpillés sur le sol. Le lit n'a même pas été défait. Deux corps s'ébattent sur le plancher en un déhanchement dément. De la folie au fond des yeux de l'homme. Sa peau contre celle de la fille. Si douce et jeune et pourtant usée par le corps de tant d'autres. Derrière la vitre embuée on devine la ville. La silhouette des passants et des camions est projetée en ombres chinoises qui semblent s'attarder à la fenêtre. Jeu de charme et d'illusions. Voyeurisme des ombres.

Au bras de la fille, des cicatrices qu'il reconnaît. Puis au poignet, une autre.

- J'aimerais tant ne pas te connaître, dit-il.

La fille ne répond pas.

Il a oublié l'heure tardive et sa hâte de ce matin. Plaqué au corps de la fille, il continue d'aller en elle. Comme il en rêve depuis que, pour la première fois, il l'a reconnue. Debout malgré le monde. Un corps. Une chaleur. Un souffle. Sur un trottoir, bravant la pluie, le brouillard et le froid. Courageuse. Et lui, pendant ce temps qui se sauvait. De l'eau. Du temps. De sa folie.

Puis un dernier soupir si fort qu'il fait trembler les murs. Et le silence qui suit, à son tour remplacé par les battements de cœur. Bientôt, ce ne sont plus qu'eux qu'on entend. Qui emplissent la pièce. L'homme plonge son regard dans celui de la fille encore sous lui. Regard intense de folie et de désespoir.

La fille le regarde aussi, troublée. Surprise et dégoûtée. Dans ses yeux, un peu de la folie de l'homme. Un peu. Pas trop.

Enfin il se relève et se rhabille. La fille, elle, reste là. Couchée sur le dos. Nue. Plaquée aux lattes du plancher de la chambre. L'homme se dirige vers la porte. Désormais il a honte. De lui. D'elle. D'eux. Il fouille dans ses poche et en sort quelques billets.

- Si je savais quoi dire...

Les billets s'échappent de sa main et tombent sur le sol. Il se tient face à la porte. Il l'ouvre.

Elle hésite. Son corps nu encore noyé de sueur, une main posée sur la poitrine, elle ne sait pas... Ne sait pas si elle doit parler. Prononcer une parole de réconfort ou autre chose. Dire ce qui est ou ce qu'il veut entendre. Puis :

- Ne dis rien, Papa.

La note sonne faux. La porte se referme sur l'histoire.

La baignoire

Ce n'est plus le temps d'avoir peur. Non, plus le temps. La peur, c'était pour plus tôt ; c'était avant la radio, avant la porte verrouillée de la salle de bains. Il est maintenant trop tard pour tout ça. Maintenant, il n'y a plus que lui, la baignoire dont l'eau chaude, presque brûlante, s'élève vers les hauteurs du plafond, embuant au passage le miroir au-dessus du lavabo et cette musique qui parvient du salon : *Quand les hommes vivront d'amour...*

Par terre, des vêtements épars témoignent du désordre qui l'habitait quand il les a retirés. Il ferme les yeux. Le clapotis de l'eau dans la baignoire emplit la salle de ses échos. Entre ses pieds, le robinet laisse échapper de temps à autre une goutte d'eau brûlante et transparente dont le bruit, lorsqu'elle se fracasse contre l'onde déjà trouble de la baignoire, vient à son tour ajouter une note à la symphonie qui emplit la pièce et sa tête à la fois.

Dans le couloir, le chat miaule. Ce chat dont on lui avait fait cadeau prétextant qu'il avait besoin d'une présence à ses côtés au retour du travail. Pour le désennuyer. Pour briser la solitude. Ce chat auquel il ne s'est jamais attaché, le trouvant balourd, inutile et encombrant. Mais tout de même, il aura été trop lâche pour s'en défaire. On l'entend qui miaule de nouveau, puis qui gratte à la porte. Sa présence, il la trouve, peut-être pour la première fois, réconfortante.

Ses paupières sont lourdes. Il aperçoit le robinet qui laisse échapper une goutte entre ses pieds. Puis l'eau qui se teint. Son corps engourdi ne sent presque plus la chaleur qui l'enveloppe. Il se mêle à elle. Et ses doigts posés sur les rebords émaillés de la baignoire n'en sentent plus la froideur contrastante. L'air se fait difficile à respirer tant il est chargé d'humidité. Au mur, le miroir est complètement couvert de buée et, par endroits, des gouttelettes se forment sur sa paroi. Autour du

lavabo sont disposés des objets de toilette qu'il n'a pas pris la peine de ramasser : débarbouillette, mousse à raser.

Dehors, la radio joue toujours cette chanson chargée de rêves utopiques et de tant de souvenirs. Le chat fait les cent pas. On entrevoit son ombre par-dessous la porte et on l'entend qui miaule, qui s'arrête de marcher de temps en temps et qui gratte. L'eau de la baignoire berce le corps immobile et continue de mêler sa voix à celle de la radio qui se fait de plus en plus lointaine : *Il n'y aura plus de misère...*

Il se souvient d'amis qu'il a déjà eus, il y a longtemps. Des conversations inutiles qu'ils avaient et qui portaient sur tout et sur rien. Du plaisir qu'ils en retiraient. Ou, du moins, qu'il en retirait. C'est l'un d'eux, lors de l'une de ces discussions, qui lui avait appris que la chaleur stimulait la circulation sanguine. C'est vrai.

Autour de lui défilent comme sur un écran de cinéma le robinet, le lavabo et le miroir. L'eau de la baignoire est méconnaissable tant sa couleur est changée et sur la surface embuée de la glace roulent de nombreuses gouttelettes qui laissent derrière elles des sillons cristallins et humides. Sous la porte, il voit apparaître la patte du chat qui s'étire pour attraper un bout du chandail. Ses griffes frappent et grattent silencieusement le plancher de céramique. Toutes ces images empreintes de calme apparaissent une à une, s'enchaînent comme en un travelling.

Il se rappelle à nouveau cette discussion à propos des effets de la chaleur de l'eau sur la circulation sanguine. On y disait qu'elle avait également un effet analgésique en plus d'être un excellent anticoagulant. C'est vrai aussi.

Au loin, il devine la radio qui chante encore ses rêves de paix et de bonheur.

Les vêtements sur le sol restent immobiles à l'exception de leur couleur qui semble de plus en plus volatile. Même l'eau de la baignoire qui rougissait à vu d'œil

semble pâlir maintenant. Sur le mur, le miroir s'est effacé et le lavabo est couvert de brume. La patte réussit enfin à agripper le chandail. D'un bleu presque blanc. Le chat tire vivement sur le tissu qui se déplace et laisse entrevoir le reflet métallique du rasoir souillé. La radio chante toujours. Son corps se retrouve encerclé d'un brouillard trop dense qui envahit à vue d'œil le robinet, ses pieds, l'émail blanc de la baignoire et la coupure à son poignet.

Il ferme les yeux une dernière fois et tente d'imaginer la trace trop petite que son passage aura laissé dans la mémoire des gens. Cette trace compensera pour son oubli d'eux. S'il n'a pas tort. Et au loin, le chat, l'eau et la radio mêlent leur voix, il le sait, le devine. Il l'espère.

Banalité urbaine

Rien dans son paysage ne lui parle d'elle. Son histoire est banale. Rien des ordures ni des tessons ne comporte sa voix, son parfum. Quelque chose comme la brise de juillet. Rien de son sourire ou de l'éclat de ses yeux. Mais quand il se fixe, elle sort de l'ombre. Elle apparaît dans toute sa beauté. Les joues roses, le teint clair et la petite voix nasillarde qui, bien loin de l'enlaidir, ajoutent à son charme. Elle se tient là, joyeuse. Elle l'invite à prendre un verre sur une terrasse. Elle plonge son regard dans le sien et parle doucement. Alors ils marchent, se dirigent vers le boulevard, vers le bar le plus proche. Là, il tire sa chaise. Elle rit, rougit un peu. Elle le remercie. Elle apprécie.

Les minutes sont courtes et se bousculent affolées. Elle pose les mains sur les siennes et dit :

- Ce qui serait bien cet été, ce serait d'aller faire du camping. Près d'une rivière, juste nous deux. Toi et moi. Ça serait bien.

Puis elle sourit. Et il sourit en retour. Ils se remettent à rire. Se promettent qu'ils iront. Dans le parc du mont Tremblant quelque part au début du mois d'août parce que les journées sont ensoleillées et que les soirées sont plus fraîches. Et ils rient de nouveau et se fixent amoureuxment. Leurs regards se plongent l'un dans l'autre. À perte de vue. Alors elle lui demande de la raccompagner jusque chez elle. Il accepte et ils partent sur-le-champ. Sans attendre. Ensemble. Ils marchent lentement, déambulant sur le trottoir. Leurs mains s'effleurent accidentellement. Se touchent. Se joignent. Se caressent. Alors ils accélèrent. Subitement. Sans parler. Ils pressent le pas jusqu'à l'appartement.

Rendus devant l'escalier de fer forgé, ils marquent une pose. Un silence. Puis un mot s'échappe de sa bouche :

- J'ai envie de t'embrasser...

Leurs lèvres se joignent. Doucement. Tendrement. Leur salive s'entremêle.

Ils gravissent rapidement l'escalier de l'immeuble et ouvrent la porte. Quelques mots doux dans le vestibule. Chuchotements. Puis une caresse et une autre. Plus douce que la première. Moins que celle qui vient.

Ils traversent l'appartement. La cuisine. La chambre et le grand lit où elle lance son sac à main. Les draps se froissent sous le poids des corps. Il ne s'est pas lavé ce matin et elle le lui pardonne. Il n'a pas la fraîche senteur du printemps. La sienne, c'est celle de la ville et des ruelles. Mais dans les draps pressés, tout est pardonné. L'odeur des draps propres, celle de la fille, la sienne se conjuguent et en composent une nouvelle : celle de l'amour né au coin d'une rue, à la table d'un café. Leur odeur à eux. Leur odeur commune.

Un baiser, une nouvelle caresse. Le soutien-gorge de dentelle lancé sur le carrelage du plancher. La lumière fend le store fermé et caresse les mamelons de la fille. Plus blonde encore que tout à l'heure. Du duvet de ses formes sinueuses jusqu'aux poils de son pubis. Elle a l'odeur de la vanille. Elle en a la saveur aussi. Le goût des lèvres, de la pointe dressée des seins, sa langue le découvre en s'y promenant. La bouche, le mamelon. Et plus bas. Le ventre. La vulve. Le clitoris roule sur sa langue comme un sucre d'orge. Elle gémit tendrement et se tord de plaisir. Prononce une parole douce. D'une main elle fouille le pantalon, en défait la fermeture éclair et en sort le pénis déjà gorgé de sang, de l'autre elle caresse les cheveux, le cou, les épaules. Sa bouche est chaude, sa langue est douce, la succion qu'elle exécute est délicieuse. Elle aspire en elle un peu plus de lui à chaque instant, à chaque fois qu'elle bouge la tête, qu'elle le caresse avec sa langue. À chaque mouvement d'elle son sang ne fait qu'un tour. Son pénis se gorge davantage. On le dirait en expansion constante. Jusqu'à l'explosion. La dissolution. Presque.

L'odeur de leur union prochaine embaume la pièce. Se fait dense. Omniprésente.

Elle lui retire son pantalon. Elle pose la main sur sa poitrine et s'assoit sur son ventre. Ses cuisses l'encerclent comme une enveloppe soyeuse et chaude. Elle sent entre ses fesses la verge dressée. Elle le caresse doucement. Ses doigts glissent entre les poils épars de sa poitrine, de son ventre. Elle dit :

- Je suis contente de t'avoir rencontré aujourd'hui. C'est une belle journée.

Il ne répond rien. Il sourit tout simplement et elle lui renvoie son sourire. Elle est belle, rayée de lumière. Et elle se penche sur lui. Dépose un baiser sur sa bouche. Plus doux encore, plus chaud que les précédents. Elle étire le bras et attrape son sac à main.

Elle en sort un condom qu'elle lui enfle. Elle caresse les testicules sans le quitter des yeux, sans interrompre son sourire. Puis elle se soulève lentement en prenant appui sur sa main toujours posée sur la poitrine. Il sent le poids de la main qui écrase son thorax. Mais il n'y a pas de douleur. Que le plaisir qui file dans ses veines. Des pieds à la tête. Le sang affolé, enivré. De l'autre main, elle caresse toujours le scrotum. Grattant de temps en temps avec ses ongles la peau molle. Et les doigts glissent lentement le long du prince Albert :

- Mon prince...

Elle empoigne le pénis juste en dessous du gland et doucement, lentement, elle se laisse pénétrer. La descente est lente, tendre, chaude et humide. Baignée de lumière et empreinte d'odeur de vanille. Elle se penche à nouveau sur lui et l'embrasse passionnément. Sa main est toujours posée sur sa poitrine. Il caresse ses cheveux. Il sent la pointe dure des seins contre sa peau.

Elle se met à bouger. Lentement d'abord, puis de plus en plus vite. L'autre main de la fille vient rejoindre la première toujours posée contre son cœur. Les seins

roulent sous les doigts, il pétrit la peau des fesses. De la sueur perle au creux des reins de la fille et sur la poitrine du garçon. Et l'odeur monte et emplît la pièce. Mélange de vanille, de béton et de fraîche senteur printanière. Les souffles raccourcis par la passion se confondent. Communion. Osmose. En mouvement, toujours.

La main quitte la poitrine de l'homme et s'attarde un peu sur le mamelon qu'elle caresse habilement. Un frisson parcourt le corps du garçon. Son sang. De la tête aux pieds. Du mamelon à l'épaule, jusqu'au bras qu'elle soulève. La main portée à sa bouche. Elle en mordille l'index un instant. Elle sourit et pose la main du garçon contre sa joue couverte de perles de sueur. Ses seins ballottent dans la lumière. Ses dents semblent plus blanches que tout à l'heure. Sa peau plus claire, sa poitrine plus ronde. D'une main, il lui caresse la joue et de l'autre la bouche, les seins, les cuisses, le ventre, les fesses.

Les deux mains de la fille se posent à nouveau sur la poitrine de l'autre. Puis remontent jusqu'aux épaules. Le mouvement des hanches ralentit. Ses doigts tracent un itinéraire que suivent ses lèvres. De la poitrine à la bouche, de la bouche à l'épaule et plus bas, le bras. À chaque arrêt, les ongles, les dents. Et des gémissements. À mi-chemin entre la douleur et le plaisir de sentir la peau perforée, violée. Les mains baladeuses et les ongles carnassiers. La douceur des lèvres, la dureté des dents. Et la découverte de la trace du dernier fixe. Au creux du bras. Que la passion et le désir avaient camouflée. Le mouvement des hanches arrête subitement. Le regard interrogateur, incrédule, inquisiteur. Déçu, réprobateur.

- Mais... Qu'est-ce que...

Ses yeux se remplissent de larmes. Elle ne peut pas croire que... Elle refuse de croire que... Elle se sent flouée, déjouée, trompée. L'affreux mensonge qu'est la vérité tue...

La fille se retourne. Quitte le ventre du garçon et le laisse seul dans la lumière. Le pénis pointant le plafond sous son enveloppe de latex. Son bras noyé dans la blancheur. Les bleus et les cicatrices.

- Comment as-tu pu ?

Elle s'est recouverte d'un drap, s'est retirée du lit. La sueur sur son visage a presque disparu. Sa voix est distante et forte. Presque un cri. Vibrant trémolo. Elle se déplace dans la pièce et ramasse les vêtements épars du jeune homme.

- Comment as-tu pu ?

Puis elle les lance sur lui avec violence. Dégoût. Méchanceté. Tout se passe trop vite. Les pas de la fille dans la pièce, le sang qui se retire du pénis, les larmes qui emplissent les joues. La confusion soudaine. La désunion. Le garçon s'est relevé et se rhabille, confus. Pour un instant, il avait cru que la marque avait quitté le creux de son bras, il avait cru que c'était le bonheur qui circulait dans ses veines. Il avait cru. Et maintenant, plus rien. Le vide. Le noir malgré la lumière qui transperce le store fermé. La chemise, le pantalon, les chaussures.

- Comment as-tu pu ?

La voix de la fille le raccompagne jusque dans l'escalier. Jusque sur le trottoir. Dans sa tête alors qu'il s'éloigne de l'appartement. L'odeur du béton lui emplit de nouveau les narines. Plus de vanille, plus de printemps. Que la crasse de ses vêtements qui se confond à celle des rues. Et dans la poche de son pantalon, la seringue et le sachet. Les doigts qui les touchent. Comme une caresse. Et le sang qui refroidit, qui ralentit, s'alourdit dans ses veines. Autour de lui, le paysage change. Les ordures se font de plus en plus présentes. Les murs sont couverts de graffitis. Il s'assoit au pied d'un slogan écrit en blanc sur la brique rouge : « L'État assassine » et sort la seringue de sa poche. Son sang se réchauffe de nouveau. Il pense à elle, au lit blanc, à la lumière à travers le store. Au coin de ses joues perlent des larmes. Il réalise

que son histoire n'aura duré que le temps d'un fixe, le temps d'un *trip*. Tout à fait banal.

Midi douze

Pourtant le matin est doux et clair. On ne sait pourquoi, mais malgré qu'il soit de bonne heure, elle sort du cégep. Le cours auquel elle devait se présenter a dû être annulé. Elle a peut-être aussi décidé tout bonnement de ne pas s'y présenter. Elle a son sac sur le dos et elle est habillée assez chaudement : jupe longue, manteau. Mais tout ça importe peu.

Elle marche lentement sur le boulevard sans trop savoir où aller. Elle erre au hasard, bottant les cailloux qui traînent sur le trottoir. Le chemin est silencieux et désert, quelque part, un oiseau doit chanter et la brise est sans doute très douce. Tout ça n'a aucune importance.

Devant elle, à quelques pas, un homme marche. Sans le savoir, ils vont ensemble. Ça pourrait tout aussi bien être une femme puisqu'il ou elle lui tourne le dos et qu'il porte un chapeau. De toute façon, c'est sans importance. Le personnage marche lentement lui aussi, se laissant quelque peu traîner les pieds sur le sol.

Ils marchent comme ça, silencieusement dans le matin et arrivent à proximité d'un parc. L'autre marcheur s'arrête un moment, puis y pénètre. Sans trop savoir pourquoi ou parce qu'elle n'a rien à faire de mieux, elle décide de le suivre. Elle s'efforce de garder la même distance entre elle et lui. Il n'a pas encore deviné sa présence. Elle en est certaine.

Il marche dans un sentier entre les arbustes effeuillés. Le sol est peut-être jonché de feuilles mortes et de bouts de bois. Même si ça n'importe pas. Au bout du sentier, il y a un petit étang. Des bancs sont placés autour. Lorsqu'elle y parvient, l'autre est déjà assis et il a sorti un livre. Ne sachant trop que faire, elle décide de s'asseoir à son tour sur le banc d'en face.

Le matin se réchauffe lentement. Le soleil s'élève dans le ciel et jette sa lumière sur l'étang immobile. Dans le ciel passent des outardes. Elles vont au Nord ou au Sud. Cela importe peu. Ça n'importe pas.

L'autre lit toujours. Ça l'intrigue. Elle fronce les sourcils afin de déchiffrer le titre du livre qui lui cache le visage. Au bout d'un moment, lasse de cet exercice, elle abandonne. On entend encore le cri des oiseaux dans le ciel bien qu'ils aient disparu depuis un moment déjà. Sur le sol, entre ses pieds, il y a un caillou. Il est rond et doux comme un galet. Comme le bout de son soulier. Il forme une sphère presque parfaite. Il l'intrigue à son tour. C'est un caillou comme un autre, mais pourtant... Pourtant il exerce une drôle d'emprise sur son attention. Elle le pousse du bout du pied. Il bouge en traçant un fin sillon sur la terre battue. Elle le ramène à sa place avec l'autre pied. L'autre lit toujours sur son banc.

Elle a mis le pied sur la pierre. Elle roule sous la semelle. Elle se lève et botte le caillou dans l'étang. Il monte en l'air, fait quelques bonds sur le sol, puis plonge dans l'eau.

Elle ne sait pas si c'est le son qu'il a fait en tombant dans la marre ou la façon dont l'autre a baissé son livre pour la dévisager. Elle ne sait pas si c'est la brise juste assez tiède qui lui caresse les cheveux comme un amant mythique le ferait, mais l'espace d'un moment, pour un instant seulement, elle devient le pissenlit qui pousse dans une fissure du bitume, le corbeau picorant une charogne sur le bord d'une autoroute déserte, l'héroïnomane qui s'endort sa seringue à peine vidée plantée dans le bras... Elle devient sainte Thérèse sur son lit pénétrée par le dard du chérubin. Si elle avait été croyante, elle aurait rencontré Dieu, elle aurait goûté au Nirvana. Elle sent son corps sur le point de se dissoudre dans l'air, comme si le monde entrainait en elle et elle en lui. Elle se sent belle, forte. Omniprésente et permanente.

Puis plus rien. Le tout disparaît comme il était né. Avec les remous du caillou dans l'eau. En petites vagues qui s'échouent sur les bords d'un étang. Le vieil homme

d'en face, puisqu'il s'agit bien d'un vieil homme, se lève et remballe son livre. Sur le point de rentrer chez lui. Sans la regarder ou en la toisant d'un œil cynique, il tourne les talons et s'éloigne.

Elle reste là. Près d'une heure dans l'espoir d'être prise de nouveau par ce bonheur subit. Mais c'est en vain. Cet état, ce bonheur total, n'aura duré qu'un instant, que quelques secondes dérobées à l'éternité. Et elle part à son tour. le soleil est doux. À sa montre, il est midi douze. Et tout ça n'a aucune importance.

Bal d'eau

Il y a un pavillon près d'un étang. Des musiciens s'y exécutent. Il y a des loupottes branchées en série qui éclairent le terrain. Un petit chapiteau abrite le buffet préparé par les traiteurs. Les invités font la file une assiette à la main et dévorent les plats des yeux : salades, canapés, fromages, terrines, éclairs et chocolats.

Des vaguelettes s'échouent sur la rive de l'étang.

Vue de loin, la scène est superbe. On entend la musique. Des valse. Des boléros. Des gens se font l'accolade et discutent de choses et d'autres. De la soirée. Du choix du site. Il n'y a pas de vent ni même une petite brise pour adoucir l'air estival. Seule ombre au tableau, la lune n'est pas pleine. Et même si elle l'était, le ciel est trop nuageux pour qu'on la voie.

Dans l'étang, on entendrait un léger clapotis. Des vaguelettes qui troublent le reflet des lampes en témoignent.

Les convives rigolent. On se présente un cousin, une tante. Dans un coin plus éloigné, un homme et une femme discutent les yeux dans les yeux. Ils se connaissent à peine sans doute. Ils parlent d'une manière telle qu'on dirait des courtisans. Un verre à la main, ils marchent le long de l'eau. Dans la pénombre. Leur voix est douce, à peine perceptible.

L'étang émet à son tour un murmure. Le léger clapotis s'intensifie, presque musical. Rythme régulier des vagues. Une femme a retiré ses souliers sur la berge et se baigne les pieds jusqu'à la cheville. Elle a noué l'ourlet de sa robe à sa taille pour éviter de le mouiller.

Les musiciens prennent une pause. Ils sont remplacés par la disco-mobile louée pour l'occasion. Les haut-parleurs font entendre une musique plus actuelle. Des succès jeunes et moins jeunes. La foule danse. Les autres, qui ont pris place autour de

la piste, se rappellent les souvenirs de chaque chanson. Les slows langoureux sur *Love Hurts*, les soirées endiablées passées à boire de la bière et à écouter *Mr. Jones And Me* ou *Suicide Blonde*. Ailleurs, on se balade et on discute encore. Des caresses se mêlent maintenant aux mots.

La femme marche toujours dans l'étang. Elle sent un à un les petits cailloux sous ses pieds. Qui s'introduisent entre les orteils. Le nœud à sa taille s'est défait. Le bord de la robe traîne dans l'eau et le tissu blanc lui colle aux mollets.

Les musiciens reprennent leur place sous le pavillon. Ils remercient l'animateur de la disco et se remettent à jouer. La piste redevient un peu plus tranquille. Toutefois on y danse toujours. On se remet à discuter. En retrait, les amoureux se taisent. Ils parlent en gestes. Des caresses au lieu des mots. Il a enlevé son veston. Elle a dénoué ses cheveux. Ils ont vidé leurs verres et ont cessé de parler.

La femme s'est avancée un peu plus dans l'étang. Elle est trempée jusqu'à mi-cuisse. Sa robe flotte autour d'elle. Entre deux eaux. Halo blanc qui l'entoure. La lumière de la fête qui se reflète dans l'eau donne au tissu ondoyant l'allure d'une méduse. Elle caresse la surface de l'étang du bout des doigts.

Dans la pénombre, les amoureux se sont remis à parler. Près du pavillon, les gens commencent à quitter le site. Ils se saluent par petits groupes et promettent de donner de leurs nouvelles.

La femme s'est avancée entièrement dans l'étang. Elle a cessé tout mouvement. Ses pieds ont quitté le sol et elle flotte à l'horizontal. Submergée. Elle sent la tiédeur de l'eau qui caresse sa peau. Sous la robe en suspension autour d'elle. Qui alourdit ses gestes imperceptibles.

En retrait, l'homme se confond en excuses. Une caresse trop brusquement faite. Une demande hâtive. La femme parle en tentant de refaire sa coiffure. Offusquée. Puis elle se dirige vers la lumière. L'homme se penche et reprend son veston. À son tour il quitte la pénombre pour rejoindre les autres invités. Il ne reste

presque personne. Les musiciens ont cessé de jouer. Le traiteur s'affaire à ranger ses plats. Les premiers oiseaux se mettent à chanter. Il fera jour bientôt. L'homme a un peu honte de lui et confronte timidement le regard de celle qui, il y a un moment à peine, aurait pu devenir sa maîtresse. Mais tout de même il lui fait un sourire et la salue du bout des doigts. Elle ne sourit pas en retour. Elle ne salue pas.

Les loupiotes sont éteintes près du chapiteau. Le calme est revenu dans l'étang et il ne reste plus de la femme que ses souliers posés sur la berge. Entre les arrangements floraux et les verres abandonnés. Le ciel se teint lentement de mauve qu'on distingue à travers les nuages. Le terrain est presque désert. Il n'y a plus que le traiteur. Et le technicien de la disco. Les oiseaux chantent à tout rompre dans l'air matinal.

L'envol

Parfois, en marchant les soirs de pluie, on pouvait l'apercevoir à travers la fenêtre de sa chambre, le front appuyé sur la vitre, qui cherchait les oiseaux. Il ignorait qu'ils restaient à l'abri par temps pluvieux. Ses parents avaient sans doute omis de le lui dire.

Les oiseaux volent. C'est tout ce qui comptait pour lui. De les voir battre des ailes et quitter le sol alors qu'il courait derrière eux en agitant les bras, rien ne donnait plus de sens à sa vie. Il n'était pas de ceux qui leur offraient de la nourriture pour les attirer et qui, une fois mis en confiance, en profitaient pour leur donner des coups de pieds ou pour leur lancer des pierres. Non. Lui, il les aimait et les admirait en silence. Lui, il fendait l'air avec eux, il en était certain.

De tous les oiseaux, les pigeons étaient ses préférés. Il les aimait pour la coloration de leur plumage, pour leur proximité apparente, pour la musique de leur langage, parce qu'ils ne disparaissent pas l'hiver venu. Il les aimait parce que, lui semblait-il, ils avaient un éclair de connivence au fond de l'œil. Il pouvait passer des heures à les observer en silence avant de s'élancer parmi eux, le duvet de son long manteau s'échappant de la doublure usée et se mêlant aux plumes des oiseaux qui s'envolaient eux aussi. Il se sentait un des leurs.

Il avait dû voir le jour un matin. Une journée froide comme on n'en connaît peu au cours d'un hiver, aussi rigoureux puisse-t-il être. L'accouchement avait été difficile. Les complications s'étaient succédées, il y avait eut hémorragie et le médecin avait même avoué sa surprise d'avoir pu garder la mère et l'enfant en vie. La salle d'accouchement était recouverte de sang et le père pleurait devant le médecin

qui lui tendait son fils. La femme avait été amenée aux soins intensifs. Son état était stable. Mais le père pleurait tout de même d'avoir eu à traverser une telle épreuve. Il pleurait d'avoir enduré les plaintes de sa femme sans pouvoir partager ses souffrances. Il pleurait sur son impuissance alors que le médecin lui tendait son fils ensanglanté. Il lui avait fallu un moment pour se sentir la force de le prendre pour la première fois.

Sa relation avec les oiseaux avait commencé très jeune, quelque part au cours de la première année. Les parents avaient sans doute laissé par mégarde la fenêtre de sa chambre ouverte. C'était le printemps et l'air devait être doux. Un oiseau était venu se poser sur le rebord du berceau et y avait déposé une brindille ; comme s'il venait de désigner l'endroit pour faire son nid. Mais l'enfant y était déjà et l'oiseau avait dû l'abandonner. Ce faisant, il avait oublié sur la couette le morceau d'herbe jaunie. C'était du moins l'histoire que lui contait sa mère le soir avant de dormir.

Elle avait depuis refait la décoration de la chambre. Elle l'avait peuplée d'oiseaux : mobiles, tapisseries, images encadrées ou laminées, peluches. Ici des mésanges, là des outardes, des pigeons, sans doute, quelque part. Et, dans un boîtier de verre bien en vue sur la table de nuit, trônait la brindille des premiers jours. Depuis, il l'avait épinglée au col de son manteau et ne s'en séparait jamais.

Cette histoire, elle aurait pu la lui raconter encore aujourd'hui.

Il n'était pas allé à l'école avec les autres enfants de son âge. Il était trop bête, trop balourd pour le faire. Non. Il avait plutôt fréquenté une école spécialisée où on lui avait appris à attacher ses souliers et à prendre l'autobus tout seul. Les autres

enfants du quartier riaient de lui, lui jouaient des tours, lui lançaient des pierres. Mais il ne souffrait pas de leur méchanceté. Ces gamins qui lui lançaient des cailloux étaient les mêmes qui en lançaient aux pigeons, ses véritables amis.

Avoir un fils comme lui n'avait pas été facile à accepter. Les jours qui avaient suivi l'annonce du handicap par le médecin avaient été particulièrement difficiles. Mais le temps avait fait son œuvre : entre le travail et les difficultés financières, le fils était devenu un objet de bonne humeur. On avait fini par apprendre à partager ses bonheurs. Au fur et à mesure qu'il grandissait, à chaque progrès qu'il réalisait, chaque fois qu'on le voyait s'émerveiller devant les choses.

Bien sûr, il y avait cette fixation. De toujours aller au parc voir les oiseaux. Pour la contrer, on avait acheté des serins, des pinsons, des tourterelles. La maison était devenue une véritable volière. Mais rien n'y faisait. Toujours, l'enfant voulait aller au parc. Les oiseaux en cage ne l'intéressaient pas. Alors on avait enseigné le trajet au garçon afin qu'il puisse s'y rendre lui-même.

Il avait grandi parmi eux. Jour après jour, il allait marcher dans le parc, prenait leurs airs, apprenait leur langage. Il les imitait à merveille. Et c'est là qu'il a attiré mon attention.

Il était assis sur un banc. À côté d'un vieillard silencieux qui tenait un sac de graines pour oiseaux. De temps à autres, il en tirait une poignée qu'il lançait sur le gravier du sentier. Aussitôt, des dizaines d'oiseaux s'approchaient. Roucoulant et picorant. Le vieux s'était retourné vers son voisin et lui avait souri. L'autre regardait

fixement les pigeons sur le sol. Le vieil homme lui avait mis la main sur l'épaule et lui avait dit :

- Vas-y, mon garçon. Va rejoindre tes amis.

Et l'autre s'était levé d'un trait. Avait fait un pas, puis un autre parmi les oiseaux. Etonnement, aucun d'eux ne s'était envolé. À peine un ou deux coups d'ailes çà et là. À peine une recrudescence des roucoulements. Il s'était accroupi et avait caressé le sol à ses pieds. Touché la pierre, touché les graines. Puis un pigeon s'était envolé et était venu se poser sur son épaule. Alors il s'était relevé. Lentement. Afin de ne pas apeurer l'animal.

Il avait tourné la tête vers l'oiseau posé sur son épaule. Il était bleu. Son cou avait des reflets rouges et verts. Sa tête était blanche en partie et couverte de taches. Assis sur son banc, le vieux n'en croyait pas ses yeux. Il avait posé le sac de graines sur ses genoux et regardait en silence.

L'autre s'était mis à roucouler doucement. Il imitait à la perfection le son des oiseaux à ses pieds. Sur son épaule, le pigeon restait impassible. On l'aurait cru empaillé vu son immobilité.

Soudain le silence. Une brise avait passé qui avait fait taire les oiseaux. Comme si le temps s'était suspendu. L'espace d'un moment.

Puis le pigeon posé sur l'épaule de l'homme tourna la tête et roucoula à son tour. Comme pour répondre aux efforts de celui qui lui servait de perchoir. Le vieillard n'avait pas quitté la scène des yeux et on voyait dans son regard qu'il se passait quelque chose d'étrange. D'inhabituel. Il se leva lentement, prenant appui sur sa canne et tendit une main vers l'homme au pigeon. Il allait dire quelque chose, mais le pigeon s'envola au même moment. Tous les oiseaux firent de même. Et l'autre décala derrière eux.

Le vieillard se rassit. Il resta immobile un moment. Enfin il reprit son sac et lança une nouvelle poignée de graines sur le sol en appelant de nouveaux oiseaux.

L'autre courait et suivait les pigeons. Il avait arrêté au pied d'un arbre où ils s'étaient posés. Comme pour l'attendre. En silence. Il avait de nouveau roucoulé. Le pigeon bleu à tête tachetée avait fait de même. Et les autres avaient répondu à leur tour. Avant de s'envoler encore. Et l'autre derrière eux.

Ils volèrent ensemble pendant un moment, dessinant des cercles dans le ciel. Puis se posèrent près d'une fontaine. Le pigeon à tête tachetée avait pris place sur la tête de la statue au milieu de l'eau. Attendait l'autre. Quand il les rejoignit, il était essoufflé, mais il riait tout de même. Un large sourire et les yeux brillants. Penché en avant, les mains posées sur les cuisses, de la sueur qui perlait sur son front.

Le pigeon quitta la tête de la statue et vint se poser de nouveau sur l'épaule de l'homme. Il roucoula encore et l'autre répondit. Puis il se pencha en avant. Il agrippa la brindille épinglée au col du manteau. Elle se défit sans effort. L'autre avait laissé faire. Il avait accepté sans broncher qu'on le défasse du premier souvenir de son enfance. Comme s'il s'agissait de son destin. Comme s'il s'agissait d'un rite de passage. Comme si désormais ça n'avait plus d'importance.

Le pigeon regagna son perchoir.

De nouveau les oiseaux s'envolèrent, virevoltant et tournoyant. Et l'autre avec eux. Courant toujours et riant. Rapides. Légers. Le jeu continua pendant un moment. Ils se posèrent successivement sur un banc, une boîte aux lettres et, enfin, sur la rambarde de la passerelle qui surplombe le boulevard.

Les pigeons avaient attendu silencieusement qu'il les rejoigne. Et dès qu'il fut arrivé, ils se mirent à roucouler et à s'agiter comme jamais ils ne l'avaient fait encore aujourd'hui. Ils étaient disposés en deux groupes, séparés par un espace de quelques pieds, et lui en face d'eux. Il se mit à roucouler à son tour. Intensément. Plus fort et

mieux qu'il ne l'avait fait jusque là. Et les oiseaux se turent, ne laissant que sa voix lutter contre le bruit des voitures qui passaient en bas, mi-humaine, mi-oiseau.

Au bout d'un moment, le pigeon bleu quitta son perchoir et vint se poser aux pieds de l'autre qui roucoulait toujours. Dans son bec, la brindille, qu'il déposa sur le sol. La brise la souleva et l'emporta aussitôt sous le regard indifférent de l'homme. Qui roucoulait. Le pigeon émit un son et regagna son perchoir. L'autre le suivit de près et pris place dans l'espace qu'ils lui avaient réservé. Tous les oiseaux joignirent leur cri à celui des autres et, en un moment, tous s'élancèrent dans l'air : les pigeons, l'autre. Je sais qu'il s'est envolé avec eux. Les autres ne comprendront tout simplement pas.

L'AUTEUR, LA PLUME, LE TEXTE

1. Avertissement

Les pages qui suivent ne tentent de tirer aucune conclusion sur quelque sujet que ce soit. Elles sont au contraire une discussion, un ensemble d'observations personnelles, par le fait même occasionnellement partiales, sur des sujets variés qui rendent compte d'une posture d'écrivain. D'où certaines prises de position, certains raccourcis et certaines simplifications.

Cette réflexion tente de mettre en lumière les différents aspects du travail de nouvellier ainsi que ce qui résulte d'une prise de position tant éthique qu'esthétique.

Se développe une figure d'écrivain de nouvelles avec ses convictions ainsi que ses engagements, notamment dans la pensée, la forme et les valeurs et qui cherche à trouver sa place dans la littérature contemporaine.

2. *L'engagement en littérature*

La littérature a-t-elle une fonction sociale ? Il n'y a qu'à voir la réaction des dirigeants de certains pays à son égard, qu'on pense aux ultramontains et à leurs tristement fameuses mises à l'index ou aux divers modes de censure qui sévissaient en Union Soviétique ainsi qu'encore aujourd'hui en Chine, pour conclure à l'évidence. La littérature dérange souvent dans l'histoire des sociétés humaines. Bien sûr, cette place varie selon les époques. On peut affirmer sans trop craindre de se tromper que la venue des nouvelles technologies en matière de communication en ont modifié l'impact. Cependant, le rôle qu'elle joue dans l'analyse voire même dans la critique du monde qui l'entoure demeure.

Si la littérature dérange, est-ce à cause de l'engagement de l'auteur ou serait-ce une sorte de qualité intrinsèque de l'œuvre, une condition *sine qua non* de son existence ?

Répondre à cette question n'est pas une entreprise des plus faciles. Il y a des auteurs, et l'histoire fourmille d'exemples, pour qui l'œuvre doit comporter un message clair. Que le message soit politique, moral ou autre importe peu, pourvu que le message soit. Mais ces gens sont confrontés à une contradiction dans leur conception de ce qu'est ou devrait être une œuvre d'art.

Les esprits conservateurs qui exigent de l'œuvre d'art qu'elle parle font alliance avec leurs adversaires politiques contre l'œuvre hermétique, dépourvue de finalité. Les thuriféraires de l'engagement trouveront de la profondeur dans *Huis clos*, plutôt que de se mettre patiemment à l'écoute d'un texte où le langage ébranle la signification et se révolte contre le détournement positif du sens en s'écartant de celui-ci.¹

Ces gens confondent engagement et propagande. Or le message n'a pas besoin d'être clair pour être compris. Il n'a pas besoin non plus de morale ni de philosophie et

surtout, le texte littéraire n'a pas à se faire le porte-parole de quelque idée que ce soit, puisque ce n'est pas une condition de son existence. L'auteur de textes narratifs n'est pas un gourou, il n'est pas doté de clairvoyance ou de quelque autre avantage sur ses contemporains. Il n'a pas à se faire systématiquement pamphlétaire ou même essayiste. Ce n'est pas son rôle. La structure même de l'axe de communication (destinateur → message → destinataire) est déficiente dans le texte littéraire : « au lieu d'être ce vers quoi le livre se meut, le destinataire est sa cause première² ». L'axe communicationnel, nous le verrons plus loin, prend ici davantage l'allure d'une boucle qui relie l'auteur au texte plutôt qu'un fil qui relie l'auteur, puis le livre à son public. De plus, on ne lit pas de littérature pour recevoir un enseignement, mais davantage pour vivre une expérience.

Mais je demeure tout de même de ceux qui pensent que l'œuvre littéraire doit rendre compte d'un engagement de la part de l'auteur. Mais de quelle sorte d'engagement au juste ?

La littérature regorge d'exemples où l'engagement des auteurs se manifeste de manière très différente. Il y a tout d'abord des textes où l'auteur met en œuvre le message même qu'il veut communiquer. Je citerai, à titre d'exemple, des romans comme *Les demi-civilisés* de Jean-Charles Harvey³, où ce sont les personnages qui portent le discours anticlérical et humanitaire de l'auteur; *L'automne du patriarche* de Gabriel Garcia Marquez⁴ ou encore *Le brave soldat Chvéik* de Jaroslav Hasek⁵ où c'est l'ironie des situations qui sert à montrer le ridicule social, politique ou autre dans lequel ils évoluent. Puis il y a les œuvres qui sont engagées d'une tout autre façon, des œuvres où l'engagement se ressent plus qu'il ne se dit, des œuvres où c'est la structure même du texte qui porte le message. À l'exemple d'*Une trop bruyante*

¹ Adorno, Théodore, *Notes sur la littérature*, Paris, Flammarion, coll. Champs, 1984, p. 287.

² Michel, Natacha, *L'écrivain pensif*, Paris, Verdier, 1998, p.11.

³ Harvey, Jean-Charles, *Les demi-civilisés*, Montréal, Typo, roman, 1996, 206 pages.

⁴ García Márquez, Gabriel, *L'automne du patriarche*, Paris, Grasset, 1979, 317 pages.

⁵ Hasek, Jaroslav, *Le brave soldat Chvéik*, Paris, Gallimard, du monde entier, 1948, 308 pages.

solitude de Bohumil Hrabal⁶, où on décrit (décrie?) un univers politique oppressant, mais sans prise de position apparente; celui de *Bonheur d'occasion* de Gabrielle Roy⁷, qui montre des personnages vivant dans un marasme économique incroyable, mais sans message à l'endroit du lecteur; du monde à la moralité écrasante de *Kamouraska*, d'Anne Hébert⁸, où on ne pointe aucun coupable du doigt; enfin, l'exemple de Victor Lévy Beaulieu et de son *Rêve québécois*⁹ où, encore une fois, l'univers politique est montré sans message apparent, mais où la violence se sent jusque dans le langage qui construit l'œuvre; des romans comme ceux-là comportent à mon sens un message qui dépasse en efficacité celui de ceux cités précédemment : ils donnent à vivre davantage qu'ils ne donnent à entendre. Parce qu'ils mettent en œuvre la machine contre laquelle ils se battent encore bien plus qu'ils ne la montrent, ces textes gagnent en force. Contrairement aux premiers, qui personnalisent le débat en dressant un portrait des acteurs et qui demandent implicitement au lecteur de juger, les seconds font du lecteur même l'acteur du récit qu'il est en train de lire, puisqu'il chemine dans un univers présenté sans jugement, mais dans toutes ses contraintes. Ainsi : « [r]emettre la décision à des hommes qui disposent du pouvoir et non à la machine anonyme, [...] c'est apporter sa pierre à l'édifice mystificateur de la personnalisation¹⁰ ». Parce que la personnalisation forge les figures mythiques, qu'elles soient héroïques ou vilaines, et que ces figures perdent rapidement de leur réalité, cette façon d'engager le texte, si elle gagne en clarté, perd en efficacité. Ou comme le dit Adorno à propos de *Huis clos* : « [l]'entreprise de Sartre l'empêche de reconnaître l'enfer contre lequel il se révolte.¹¹ » Puisque l'enfer, c'est *les autres* et non pas ce personnage illustré dans l'œuvre.

⁶ Hrabal, Bohumil, *Une trop bruyante solitude*, Paris, R. Laffont, Pavillons, 1983, 134 pages.

⁷ Roy, Gabrielle, *Bonheur d'occasion*, Montréal, Boréal, Compact, 1993, 413 pages.

⁸ Hébert, Anne, *Kamouraska*, Paris, Seuil, 1970, 249 pages.

⁹ Beaulieu, Victor-Lévy, *Un rêve québécois*, Trois-Pistoles, Éditions Trois-Pistoles, œuvres complètes t. 7, 1995, 129 pages.

¹⁰ Adorno, Théodore, *op. cit.*, p. 291.

¹¹ *Ibid.*, p. 291.

L'œuvre littéraire est faite de langage et cette langue appartient à tous en tant qu'elle est un moyen de communication. Mais, comme mentionné plus tôt, le langage littéraire n'est pas une communication ordinaire. C'est une distorsion communicationnelle où le destinataire ne trouve pas sa place habituelle. De ce fait, la communication se trouve perturbée. Même si la langue demeure compréhensible, le message demande à être décodé. « Un mot introduit dans une œuvre littéraire ne se défait jamais tout à fait des significations qu'il a dans le discours de communication; mais dans aucune œuvre, en revanche, même dans le roman traditionnel, cette signification ne reste invariablement celle qu'il avait à l'extérieur¹² », parce que le mot participe à la mise en place d'un univers et ne sert pas qu'à le décrire, puisque, dans le texte littéraire, rien n'existe à l'extérieur du langage. C'est dans le choix des mots et des images que se situe l'engagement. En ce sens, les allégeances idéologiques de l'auteur en tant qu'individu qui vit en société et respire comme tout le monde ont peu à voir avec l'œuvre écrite, ce sont plutôt les motivations du narrateur (ou de l'auteur dans la mesure où il est en instance d'écriture) qui ont à voir avec le texte littéraire. L'engagement relève ici d'un choix narratif.

Le dialogue qui s'installe entre le lecteur et l'œuvre écrite au moment de la lecture est modulé par la distance esthétique que le narrateur provoque par ses choix. « [Cette distance] varie comme les positions de la caméra au cinéma : tantôt le lecteur reste à l'extérieur, tantôt le commentaire le mène sur la scène, derrière les coulisses, dans la salle des machines¹³ » et c'est précisément ce qui permet au narrateur d'influencer le lecteur, qui comprendra ou non le message qui lui est envoyé par l'œuvre, selon sa sensibilité ou ses états d'âme du moment.

Reste maintenant une dernière question : l'engagement de la littérature doit-il absolument être politique ou social ? Bien sûr que non. Il existe d'excellents textes dans la littérature récente où l'engagement ne va pas dans ce sens. En effet, bien

¹² *Ibid.*, p. 287.

¹³ *Ibid.*, p. 42.

malin serait celui qui démontrerait que *La petite fille qui aimait trop les allumettes* de Gaétan Soucy¹⁴ défend une telle position. Pourtant, ce livre demeure engagé au niveau du langage. Il n'y a qu'à constater la structure des phrases et le choix des mots pour comprendre quel est le terrain d'engagement de ce roman. De même que la structure de *Neige noire* d'Hubert Aquin¹⁵, où le texte mêle roman et scénario, pour comprendre ici que l'auteur s'engage contre les limites même de la narration. C'est donc dire que l'engagement se prend par et dans la langue. Mais l'engagement demeure nécessaire à la qualité d'une œuvre et ce, sans égard à sa fonction sociale, puisque « [r]aconter quelque chose, c'est avoir quelque chose de *particulier* à dire, et c'est justement cela qu'interdit le monde quadrillé, la standardisation et la répétition éternelle¹⁶ » auxquels nous convient les mauvais romans ou le mauvais art de tout acabit.

3. *De la réalité en littérature*

Depuis toujours, la littérature entretient un rapport à la fois proche et distant avec ce que d'aucuns considèrent comme la réalité. On n'a qu'à penser au réalisme si cher à certains auteurs du dix-neuvième siècle (Balzac et Zola pour ne nommer qu'eux) ou au fantastique de Maupassant, Poe ou Lovecraft. Bien avant eux, les littératures orales de toutes les nations trouvaient leur source dans des mythes plus souvent qu'autrement teintés de merveilleux et de démesure. Et que dire d'aujourd'hui ? Science-fiction, roman policier, contes pour enfants ; invraisemblable et réalisme se côtoient sur les rayons des librairies et des bibliothèques. Quelle est la part essentielle de réel dans une œuvre littéraire ?

¹⁴ Soucy, Gaétan, *La petite fille qui aimait trop les allumettes*, Montréal, Boréal, 1998, 179 pages.

¹⁵ Aquin, Hubert, *Neige noire*, Montréal, Pierre Tisseyre, 1978, 263 pages.

¹⁶ *Ibid.*, p. 38.

La réalité semble être une notion extensible à partir de laquelle les œuvres se construisent. Et personne, ni auteurs ni lecteurs, ne semble s'en formaliser. Par contre, force est de constater qu'une œuvre, pour être intelligible, se doit de comporter une certaine dose (pour ne pas dire une dose certaine) de référents tirés de la réalité : le langage. Seul le langage permet de représenter la réalité des objets, des odeurs, des émotions. Il est ainsi le moyen universel pour construire et assimiler le monde qui nous entoure. C'est avec les mots que chaque individu parvient à se construire une représentation du monde à l'image de ce qu'il perçoit. Et la littérature est une des principales formes d'art dont le matériau soit la langue. Il est donc permis de se poser des questions sur la relation qu'entretiennent littérature et réalité.

3.1. Les objets du réel dans la réalité littéraire

On remarque que des objets de la vie courante sont investis d'un sens nouveau du moment qu'une place leur est faite dans un texte littéraire. On n'a qu'à penser aux *Bijoux*¹⁷ de Baudelaire ou au *Manteau*¹⁸ de Gogol pour ne donner que ces exemples. Ainsi : «[d]ans un poème ou une nouvelle, on peut décrire des objets parfaitement triviaux dans une langue on ne peut plus banale, mais d'une grande précision, et doter lesdits objets – un fauteuil, un rideau, une fourchette, un caillou, un boucle d'oreille – d'une force considérable, et même confondante.¹⁹ » Cette force dont parle Raymond Carver vient du fait que la réalité forcément sélective du texte littéraire lui confère une place et, en conséquence, un sens nouveau. Les objets ainsi importés du réel dans la littérature perdent leur sens courant et pratique pour se voir investis d'un sens nouveau, d'un sens esthétique et chargé d'affect. Ce changement de paradigme confère une signification autre au manteau d'Akaki Akakievitch²⁰ : de simple

¹⁷ Baudelaire, Charles, *Les bijoux* in *Les fleurs du mal*, Paris, J'ai lu, Librio, 1995, 157 pages.

¹⁸ Gogol, Nicolas, *Le manteau* in *Le nez*, Paris, Flammarion, collection Etonnants classiques, 1995, 126 pages.

¹⁹ Carver, Raymond, *Les feux*, Paris, Éditions de l'olivier, 1991, p. 32.

²⁰ Gogol, Nicolas, *op. cit.*

vêtement, il devient le symbole de la réussite désirée, l'espoir d'une vie nouvelle. Il confère aux bijoux de l'amante de Baudelaire²¹ cet aspect charnel qu'ils n'auraient pas eu dans le réel : ils deviennent symbole de sensualité, la représentation même de l'acte sexuel. Le manteau n'est plus simple manteau parce que Gogol lui donne une place centrale dans la réalité de son texte. Il occupe un espace plus grand que le climat, que le prix du chauffage, que la nécessité même de se tenir chaud. D'un point de vue quantitatif de même que qualitatif, il a une place plus importante que tous ces aspects de la vie regroupés à l'intérieur de la nouvelle. Il est plus important qu'eux pour l'existence du héros, il est plus réel qu'eux dans le texte. De même pour les bijoux de Baudelaire. Ce ne sont là, bien sûr, que quelques exemples et la liste pourrait s'étirer. Cependant un constat s'impose : le sens que possède un objet dans l'œuvre littéraire est proportionnel à la place que l'auteur lui confère, il est proportionnel à son degré de réalité. Plus la place qu'on accorde à une idée est récurrente, plus cette idée gagne en réalité.

Ce constat nous renvoie à une nouvelle question : en est-il de même pour le monde réel ?

3.2. Qu'est-ce que le réel ?

Pour Suzanne Jacob, le monde est un texte à lire. Il s'agit d'un « travail de lecture et de synthèse que chacun effectue dès sa naissance pour survivre²² ». C'est dans ce travail que se conçoit le réel. De la perception naît le sens, et du sens, le réel. Chaque individu conçoit le monde à sa façon, puisque chacun le perçoit à travers des valeurs, un milieu de vie, une psyché et un corps qui lui sont propres. C'est donc dire qu'avec chaque individu vient une nouvelle manière de lire le monde, une nouvelle forme construite (fictive) de réalité. Ainsi : « la réalité ne dépasse jamais la fiction

²¹ Baudelaire, Charles, *op. cit.*

²² Jacob, Suzanne, *La bulle d'encre*, Montréal, Éditions du Boréal, 2001, p. 31.

parce que la fiction est la condition de la réalité²³ ». Le monde n'est donc qu'un ensemble de phénomènes et de symboles décryptés et compris d'une façon particulière par un individu-lecteur et la réalité n'est autre chose que ce qu'on retient de cette lecture.

Mais si tel est le monde donné à lire, quel est le monde donné à écrire ? C'est le rapport au monde, la redéfinition que l'on fait de ce rapport, la réinterprétation que l'écrivain fait du discours social qui devient le sujet de l'écriture. La base de la fiction, c'est le réel perçu comme fiction.

3.3.La fiction

Réalité et fiction sont deux notions intrinsèquement liées. Pour sa part, Suzanne Jacob définit la fiction comme l'« élaboration continue d'un récit qui nous fonde dans le monde, qui nous permet de l'appréhender, d'y répondre et d'en répondre²⁴ ». Mais puisque réalité et fiction ne sont que discours, est-ce à dire que la fiction est la réalité de l'autre et ce que j'en perçois du dehors ? Est-ce que la fiction est constituée des pans de réalité que je n'ai su lire et comprendre ? Toute conception du monde est-elle véritablement fictive ? Et comment reconnaître parmi tous les discours celui qui se réclame de l'art ?

3.4.Littérature et réel

L'œuvre littéraire n'échappe pas à cette conception de la réalité-fiction. Il s'agit d'un discours sur un monde interprété par l'écrivain (donc fictif), mais donné à lire à l'autre (par le travail de l'écriture) comme réalité. Et c'est dans la rencontre entre le texte littéraire et le lecteur que se produit l'effet de fiction. C'est donc le travail d'interprétation et de conception du monde qui fait naître la fiction et non la

²³ *Ibid.*, p. 35.

mise en mots de l'affect, bien que celle-ci ait son mot à dire dans la conception même du monde. « L'œuvre lue comme la confession irréprouvable de l'inconscient marquée par le style, et non pas comme un récit choisi et orienté vers le dehors par un travail, perd toute sa force de rencontre avec l'interlocuteur²⁵ ». En d'autres mots, la réalité faite art, faite texte littéraire, est un outil de communication du réel ; il vise à faire entrer le fictif dans le champ de réalité de l'autre, à condition d'être lu, bien sûr. Elle sert de pare-soleil à la fiction dominante et la remplace ainsi par une fiction donnée à lire comme une nouvelle version de la réalité. Pourquoi donner à lire le texte divertissant de la vie de l'avocat torturé par un problème manichéen, plutôt que la poésie troublante née du fond d'une boîte de conserve dans l'imagination d'un mendiant ? Ce n'est que choix de l'auteur. Ce n'est que de la réalité.

D'autre part, il est permis de se questionner sur les raisons qu'ont les sociétés gérées de manière autoritaire de systématiquement censurer la littérature. Qu'on pense aux anciennes monarchies, aux différentes dictatures ou même à la société occidentale, qui martèle à longueur de journée et à grands coups de campagnes radiophoniques ou télévisuelles son message d'homogénéisation par la différence ; toutes ont essayé, mais en vain, de faire taire la littérature ou de la diluer dans la masse du discours dominant afin qu'elle perde sa fonction de matériau de base de la réalité.

Le discours dominant, ou *fiction dominante*²⁶, est ce message colporté par les médias et qui dicte l'ordre des valeurs des gens en général. C'est cette voix lancinante qui nous susurre constamment à l'oreille cette idée que nous sommes libres d'agir comme tout le monde et qui, à grands coups de « donnez généreusement », nous fait croire que nous pourrions changer le monde simplement en envoyant de l'argent qui ne contribuera, en fait, que davantage à renforcer l'ordre établi. L'art ne participe pas à l'élaboration de ce discours. Bien au contraire. Il l'ausculte, le teste sous tous ses

²⁴ *Ibid.*, p. 40.

²⁵ *Ibid.*, p. 47.

aspects. Pire, il construit une réalité autre, un microcosme proposé au lecteur comme un nouvel ordre de réalité, une nouvelle façon de nommer et de concevoir le monde. C'est pourquoi l'art, le littéraire en particulier, dérange.

L'artiste pose un regard différent sur ce qui l'entoure. Il cherche un moyen d'exprimer, de donner sens à ce qu'il constate. Il transforme ainsi son interprétation du monde (sa réalité) en récit fondamental d'un monde fabriqué et orienté vers le dehors : le spectateur ou le lecteur. Dans la littérature, le monde est constitué des mêmes référents, des mêmes mots, que ceux que le lecteur utilise pour nommer et construire sa réalité. Le monde des livres lus se place donc dans l'angle de la réalité de ce dernier contrairement aux autres formes d'art où tout ce qui est mis en œuvre est mis en spectacle, perçu de l'extérieur. Mais c'est de l'intérieur du sujet que se conçoit la réalité. Modifier cette conception en y ajoutant les nouvelles données du texte, voilà, à mon sens, l'objectif de l'écriture. Les textes et les thèmes les plus puissants de la littérature répondent à cette visée. La littérature n'est pas art de conventions.

Une des fonctions de l'art au sein des sociétés humaines est de permettre à chaque individu [...] de percevoir que cette convention de réalité qui le régit est une version des choses, est cette version des choses qui donne au monde et à lui-même une lisibilité, mais que cette version pourrait tout aussi bien en être une autre.²⁷

C'est dire que le monde traduit par la littérature influence soudainement celui du lecteur. Cette différence de vision devient sienne puisqu'elle est d'emblée présentée en un langage qu'il connaît, une langue qui est la sienne. Cette vision appartient désormais au lecteur qui la comprend dans les mêmes mots que ceux qu'il prend pour nommer le monde : il conçoit différemment le réel. Et

²⁶ Jacob, Suzanne, *op. cit.*

²⁷ *Ibid.*, p. 37.

[...] lorsque l'art, dans une société donnée, se soumet ou est soumis à l'injonction de renforcer la convention de réalité en lui faisant croire que cette convention est la seule en mesure de rendre le monde habitable, il se met dans l'incapacité de donner à lire des espaces de naissance, d'aménager les lieux d'un futur, d'une connaissance et d'une reconnaissance de ce qui pourrait être *autre et autrement*.²⁸

Le texte qui va dans ce sens cesse d'être œuvre d'art et devient propagande complice du discours ambiant, confondant sa voix avec le brouhaha de la publicité. « Et, de même que la publicité bouche le paysage, [...] ce bruit de sens privé de sens anesthésie la langue²⁹ » et du fait même bouche la réalité nouvelle qui pourrait en découler. Il perd de son intérêt artistique.

3.5. La place du texte littéraire dans la conception de la réalité

La place faite aux arts dans la société occidentale est celle des loisirs ou de la détente. C'est ce que dit Philippe Forest en affirmant que « la société tolère le roman (mais en ayant bien soin de définir pour lui d'étroites frontières d'insignifiance)³⁰ ». En faisant taire la littérature et en la rangeant du côté des loisirs et du divertissement, les médias grand public, les maisons de production et les tenants de l'idéologie dominante s'assurent le quasi-monopole du réel.

L'écrivain, quant à lui, puise à même un réel qu'il perçoit comme discours fictif, un texte à décortiquer. Ainsi : « le possible du roman ne se conçoit pas sans l'impossible du réel³¹ ». C'est parce que le réel est fiction que l'auteur peut composer une œuvre donnée à son tour comme réalité au lecteur. C'est ce qui lui permettra également d'explorer des aspects que le discours ambiant ne reconnaît pas ou ne

²⁸ *Ibid.*, p. 37.

²⁹ Serres, Michel, « Connaître par ouïe et dire ou l'oreille des langues », in « La revue de l'AQEFLS », Chicoutimi, Volume 25, Numéro 2, 2005, p. 12.

³⁰ Forest, Philippe, *Le roman, le réel*, Nantes, Périgois éditeur, 1999, 12.

³¹ *Ibid.*, p. 9.

permet pas de connaître. C'est en voyant qu'il y a place pour autre chose qu'il montrera autre chose.

Toute écriture narrative vise à exprimer ou à mettre en œuvre l'impossibilité de la fiction dominante (du réel) d'englober toutes les réalités. Ou comme le dit Philippe Forest : « le roman [on pourrait inclure ici toute forme narrative] n'existe que comme le lieu d'une expérience (possible) sans laquelle je ne saurais rien du réel (de son impossible). De son expérience [...] dépend mon existence, celle des autres autour de moi, la certitude du monde tel que je le perçois.³² » La littérature, dans le réel du lecteur, a la force d'ébranler le monde tel que perçu par le lecteur lui-même. Elle peut être une dissonance du réel et peut contribuer à la construction d'une réalité nouvelle chez l'individu. La considérer comme un simple divertissement et non comme un moyen d'appréhender le monde contribue à miner sa raison d'être. La littérature « implique la confrontation du sujet [...] avec cette dimension [...] de « réel ». ³³ » C'est à cette condition fondamentale qu'apparaît la nécessité du texte littéraire. La condition *sine qua non* de la littérature est la négation du réel tel que donné à lire par la fiction dominante. « La possibilité romanesque dépend, en vérité, de la capacité du texte à répondre à l'appel inouï du réel³⁴ », à en colmater les brèches, à en montrer les creux, les contradictions ou les incohérences, à en limiter la portée. C'est donc à une nouvelle façon de concevoir le réel que le lecteur est convié.

Toute réalité est fiction puisqu'elle est un discours construit afin de fonder le monde dans lequel nous agissons. La *Réalité* n'est qu'une construction personnelle faite à partir de la cacophonie des discours ou des fictions qui nous entourent, le plus bruyant étant bien sûr la fiction dominante. La *Réalité* est subdivisée, fractionnée en autant de visions du monde qu'il y a d'individus sur la terre. La littérature ne peut ainsi se réclamer du réalisme. Le réalisme est condamné d'avance et « si le

³² *Ibid.*, p. 9.

³³ *Ibid.*, pages 20 et 21.

³⁴ *Ibid.*, p. 21.

« réalisme » se trouve condamné [...], c'est toujours en raison du caractère falsificateur de ce qu'il nous présente comme étant la « réalité »³⁵ ».

Le texte n'est que fiction et la réalité aussi. Mais la force de la littérature réside en ce que « le texte [...] devient fiction de sa propre fiction mais ce faisant, il nous entraîne en deçà du monde où s'écrivent les histoires, jusqu'en ce domaine de mots [...] où naît le sens³⁶ », où le discours de la réalité individuelle se conçoit. Il provoque ainsi une brèche dans le réel de l'individu et construit dans la brèche ainsi formée une nouvelle forme de réalité (fictive, toujours).

« [C]'est le réel [...] qui est bien l'objet de la spéculation romanesque. C'est lui que le roman reflète ou qu'il hallucine³⁷ ». C'est dans le choix du sujet abordé dans le texte, dans le choix des thèmes ou du moyen de les traiter, bref dans sa façon de fabriquer du réel que la littérature trouve sa force. Il n'est pas de littérature sans réalité, mais la naissance du texte littéraire se fait dans la connaissance que la réalité n'est qu'artifice, construction, conception de l'esprit : fiction. Et la fonction de la littérature est de mettre en relief cette évidence. Elle est de donner du sens à ce qui, *a priori*, n'en a pas : la réalité. Tel est le rôle de la littérature dans la conception du réel : nommer l'innommable, dire l'indicible, définir l'indéfinissable et laisser se construire cette nouvelle réalité-fiction.

[L]'indéfinissable n'est pas ce qui conduit au silence, ce qui condamne à l'aphasie, mais bien ce qui oblige au travail incessant, infatigable de la pensée : ne pas se résoudre au sens, ne pas se résoudre davantage au non-sens, mais conduire le sens jusqu'au revers, jusqu'au rebord du non-sens, en ce lieu limite et frontière qu'il faut nommer le « réel » c'est-à-dire l'« impossible ».³⁸

³⁵ *Ibid.*, p. 23.

³⁶ *Ibid.*, p. 26.

³⁷ *Ibid.*, p. 29.

³⁸ *Ibid.*, p. 34.

Écrire, c'est se placer à la limite de l'indicible afin de lui faire prendre forme et ainsi de le rendre intelligible. C'est donner à lire cette portion du monde demeurée illisible à l'individu afin de lui permettre de voir, de comprendre, de concevoir différemment et, peut-être, de manière réaliste, la fiction qui l'entoure. Et si la réalité est interprétation personnelle du monde, le rapport que le sujet entretient avec elle ne peut-être que personnel, lui aussi. Et comme l'écrivain puise les sujets qu'il exploite à même le réel (entendu comme construction fictive d'un discours), il peut en sélectionner des facettes. Pour ma part, c'est dans le petit, dans ce que d'aucuns considèrent comme l'insignifiant, que je trouve ce que je cherche : le moment de vertige, la chute, le retournement de la réalité qui fait naître le texte. C'est dans la fugacité de l'instant que se joue le réel qui m'est donné à écrire. Ainsi : « [I]e fait de s'attarder aux situations les plus minimales de la vie, aux aspects les plus ténus du réel, du plus infime détail aux microévénements, permet une intimité nouvelle avec le monde.³⁹ » Et c'est cette nouvelle intimité, ce nouveau rapport, le moment précis de ce changement de mode de réalité, ce grand bouleversement joué *adagio* et le choc qui en découle qui est le sujet de mon écriture.

3.6. Pourquoi écrire ?

Le monde qui m'entoure génère du vide. Chaque faille que je perçois dans la réalité laisse une brèche que je ne saurais laisser ouverte sans en souffrir. Écrire, c'est colmater la brèche.

Il arrive souvent que l'idée du texte naisse d'un sentiment d'absence de réel, de ces moments où la réalité apparaît soudainement discutable, de ces moments où on prend conscience que le monde pourrait être tout autre simplement s'il était compris différemment ou par un autre. C'est dans ces moments que l'impératif d'écrire se fait sentir. Alors je m'imagine être cet autre et tente de reconstruire le monde à sa façon.

³⁹ Brulotte, Gaétan, « Manifeste du haptisme » in *La chambre des lucidités*, Trois-Pistoles, Éditions

Je remonte le fil d'une vie qui n'est pas la mienne jusqu'à la découverte de l'instant charnière, fatal ou inéluctable de cette nouvelle réalité fictive, faite de fantasme, de craintes, du langage altéré de ma propre réalité idéalisée, jusqu'à la découverte de cet instant où tout prend sens. Le texte n'est pas autobiographique si tant est que la vie ne se limite pas aux idées que l'on en a. Seul l'instant de naissance du texte l'est. Tout le reste n'est qu'illusion, jeu de miroirs, mascarade.

Mon écriture est mascarade. Elle n'est pas introspective. Elle est regard sur l'autre, jugement de l'autre. Je n'écris pas pour trouver ma place dans le monde. J'écris le monde de l'autre tel que je le perçois, tel que je l'imagine. Tel que je le juge. On n'écrit pas pour trouver sa place dans le monde, mais plutôt, on écrit pour trouver la place du monde en soi afin de garder un lien entre sa réalité et celle des autres. Afin de garder le contact avec le monde. L'écriture est la seule qui puisse rendre compte de la réalité, la seule qui en revête les caractéristiques : sélective, incomplète, faite de concepts et de mots; la seule qui masque la conscience de sa fictivité par une réalité construite qui exclut les incohérences en les taisant; la seule qui confonde consciemment ce qui est et ce qui n'est pas. « [S]eule l'idée confuse et obscure, trouée d'inconnu, baignée d'un halo de mystère est adéquate à la réalité telle qu'elle est⁴⁰ ». Parce que la réalité est une construction imparfaite qui sème la confusion par l'illusion de sa perfection.

Je ne choisis pas les sujets que je traite. Non plus que les thèmes que j'exploite. Les histoires naissent d'elles-mêmes, du sentiment de vide que provoque le réel quand il est abordé dans son imperfection. C'est de l'angoisse que naît l'histoire. Le reste (le choix des mots, le rythme des phrases, l'ambiance, l'enchaînement des péripéties, la chute) ne vise qu'à recréer cette angoisse originelle.

Écrire, c'est montrer des situations pour la première fois; c'est faire renaître ce regard enfantin qui découvrait le monde, avant même de lui donner un sens; c'est

Trois-Pistoles, collection Écrire, 2003, p. 161.

⁴⁰ Bertrand, Pierre, *Éloge de la fragilité*, Montréal, Éditions Liber. 2000, p.59.

faire ressortir l'in vraisemblable de l'ordinaire. Je n'écris pas pour faire l'éloge de la vie. Ce sont les aspects sombres qui m'intéressent. Les trous, les plis, les creux et les failles du discours et tous ceux qui s'y engouffrent sont la base même de mon écriture. Écrire, c'est faire vivre le monde tel que je le perçois avant qu'il ne passe le filtre de ma lassitude et qu'il ne trouve des réponses à mes questions et ainsi trouve le silence : c'est mettre en scène tout le dégoût et l'absurdité qu'il m'inspire.

Je suis tout à fait en accord avec Pierre Bertrand quand il affirme que « [c]'est par insatisfaction vis-à-vis de tous les discours que l'on entend que l'on écrit, discours qui occupent les devants de la scène sociale et médiatique⁴¹ ». Écrire, c'est remettre en question les fondements du discours qui nous submerge. Cesser de questionner, c'est déjà avouer l'infaillibilité de la réalité-média dans laquelle nous baignons. « Ce n'est pas pour apporter une nouvelle réponse aux questions déjà posées que l'on écrit, mais pour poser de nouvelles questions, inédites et inouïes.⁴² » Révéler l'inconnu, dire l'indicible tel qu'il est : indicible. Écrire n'est que réponse à l'appel du vide. L'écriture montre du doigt ce qui ne peut être montré, elle amène le lecteur où il ne veut pas aller. Lui fait vivre l'expérience de l'inconnu, de l'incompréhensible.

Souvent, l'écriture naît de la lecture. Quand je lis, j'attends d'un livre qu'il me présente des territoires inexplorés de la réalité humaine, de la société ou du langage même. Les meilleurs textes contiennent les trois à la fois. Le travail de la langue comme matériau fait partie intégrante de l'écriture. Comme le sculpteur creuse le bois, l'écrivain travaille la phrase mot à mot, cherchant l'expression précise de ce qu'il veut exprimer. Il porte une attention particulière à la musique de la langue, s'attarde méticuleusement à la ponctuation et au rythme des phrases afin de transmettre la réalité qu'il veut dépeindre dans tout son sens, autrement que le ferait un journaliste : de l'intérieur. Un texte qui ouvre une nouvelle brèche dans la réalité,

⁴¹ *Ibid.*, p. 81.

⁴² *Ibid.*, p. 72.

un aspect non traité qui mériterait qu'on s'y attarde, un passage qui détonne de l'œuvre et que l'auteur aurait pu travailler davantage ou dire autrement, bref, les passages qui mettent en doute la réalité de l'œuvre font naître en moi ce sentiment de vide qui active le besoin d'écrire.

Mais il y a autre chose. Certains livres répètent le discours ambiant. Ces livres confondent leur voix avec celle déjà criarde des tenants de l'entendu. Ils ne sont pas littérature. Les livres qui se conforment au réel « ne parviennent pas à faire la synthèse magique du singulier et de l'impersonnel. En ce sens, ils *ne sont pas écrits*, ne creusent pas le langage, n'y font pas des trous⁴³ ». Et pourtant, telle est la condition de l'existence de l'écriture littéraire. L'écriture n'est pas affirmation du réel, elle est et doit demeurer la voix de discordance qui met à l'épreuve le réel et qui met en lumière précisément ce qu'il voudrait taire. Ce faisant, elle ajoute de la valeur au réel de celui qui la lit. Voilà ce qui pousse l'écrivain à écrire.

Si l'objectif de l'écriture est de mettre à jour une réalité nouvelle et que cette réalité nouvelle ne peut exister sans la langue; considérant qu'il existe autant de réalités qu'il y a de situations et de façons de les percevoir ou de les interpréter et que chaque faille dans la réalité peut provoquer une nouvelle crise de vide, on est en droit de se demander quand un œuvre peut être considérée comme achevée. Qu'est-ce qui est fini et qu'est-ce qui ne l'est pas? Pierre Bertrand fournit la réponse suivante : « [l]e texte est toujours inachevé, arrêté abruptement en chacune de ses phrases, en chacun de ses paragraphes, en son « tout » qui, faute de se clore, n'est précisément pas une totalité. Il va aussi loin que telle pensée, tel affect et s'arrête, quitte à repartir ailleurs par le milieu.⁴⁴ » L'œuvre se bâtit au fil des textes et son pouvoir de réalité est d'autant plus grand que les textes sont multiples.

Plus on écrit, plus l'effet de réalité est grand : voilà précisément l'efficacité de la nouvelle et ce qui me fait pencher pour elle. La multiplicité des textes augmente le

⁴³ *Ibid.*, p. 82.

⁴⁴ *Ibid.*, pages 84, 85.

degré de réalité de l'œuvre et permet ainsi de s'approcher au plus près de l'indicible, générateur du texte. De plus, la nouvelle, lorsqu'elle trouve place dans un recueil, affirme sa propre limite, puisqu'elle existe en relation avec les autres. Sans recueil, une nouvelle est bien peu de chose. Le recueil offre au texte de nouvelle une seconde vie, un second niveau d'interprétation puisqu'il met en relation des textes qui, séparément, n'auraient que peu de portée. Cependant, dans le recueil, ces textes sont mis en relation les uns avec les autres, renforçant ainsi leur degré de réalité.

Or, avec chaque texte, une brèche se colmate, laissant apparaître à son tour une série de trous que je ne saurais laisser ouverts. Peut-être est-ce cette considération qui permet à Pierre Bertrand d'affirmer que le caractère thérapeutique de la littérature est incontestable et fondamental⁴⁵ ? Il appuie son idée sur une citation de Cioran qui affirme : « Je suis absolument persuadé que si je n'avais pas écrit, je me serais suicidé.⁴⁶ » Je ne veux en rien nier le fait que certaines personnes écrivent pour leur bien-être ou afin de se sentir mieux, pas plus qu'il y en a qui écrivent simplement pour l'argent ou pour faire chic. Mais le propos de Cioran ne me semble pas suffisant pour appuyer l'idée d'une écriture qui aurait la thérapie pour fondement. En effet, le rapprochement entre suicide et création artistique n'est pas nouveau et il faut à tout prix éviter d'y voir un rapport de causalité directe. En clair, il est à mon avis erroné de voir dans l'écriture une fonction essentiellement thérapeutique même si son lien de parenté avec le suicide ou la maladie mentale semble évident. Pour Didier Anzieu :

Rêve, deuil, création ont en commun qu'ils constituent des phases de crise pour l'appareil psychique. Comme dans toute crise, il y a un bouleversement intérieur, une exacerbation de la pathologie de l'individu, une mise en question des structures acquises, internes et externes, une régression à des ressources inemployées qu'il ne faut pas se contenter d'entrevoir mais dont il reste à se saisir et c'est la fabrication hâtive d'un nouvel équilibre, ou c'est le dépassement créateur, ou, si la régression ne trouve que du vide, c'est le risque d'une décompensation, d'un retrait de

⁴⁵ Bertrand, Pierre, *La vie au plus près*, Montréal, Éditions Liber, 1997, p. 77.

⁴⁶ Cité par Pierre Bertrand, *ibid.*, p. 77.

la vie, d'un refuge dans la maladie, voire d'un consentement à la mort, psychique ou physique⁴⁷

Cette interprétation range la création du côté du pathos, c'est-à-dire qu'elle n'est pas vue comme un remède, mais comme le symptôme même de la maladie, tout comme la toxicomanie ou le suicide. Écrire est une pathologie, pas un remède. Il est vrai cependant que le fait d'écrire peut soulager. Ainsi Pierre Bertrand a-t-il raison quand il affirme que « [l']individu artiste [...] peut alors s'en sortir par une expression ou une extériorisation. L'intérieur et son malstrom, sa folie, ses excès, son intensité, est projeté à l'extérieur, de sorte que l'individu écrivain s'en détache, que ce n'est plus tout à fait lui ou sa vie, qu'il s'agit, par cette extériorisation, d'un autre.⁴⁸ » Mais cela est vrai dans la mesure où il y a méprise, quand l'écrivain confond sa vie avec celle qu'il construit. Autrement, la dichotomie entre l'écrivain et l'écrit reste claire et l'écriture n'est que le pont qui permet de passer de l'un à l'autre.

Or je pense comme Anzieu que le besoin d'écrire est le symptôme d'un grave malaise : celui de percevoir dans le réel les multiples espaces vides. Cette posture est beaucoup plus inconfortable que celle de celui qui entend dans le discours qui l'entoure la mélodie d'une réalité sans imperfections. Elle est également, et c'est rassurant, infiniment plus confortable que celle de celui qui ne perçoit que le vide du réel et qui n'y trouve plus prise. L'écriture est ce qui permet à l'écrivain de garder prise sur le réel.

4. *Pour qui écrire ?*

La réponse à cette question semble évidente : on écrit pour soi, cela va de soi. Mais pourtant, ce constat ne suffit pas. Il est peut-être suffisant pour les gestes simples comme la rédaction d'un journal intime, mais il ne justifie pas tout le travail

⁴⁷ Anzieu, Didier, *Le corps de l'œuvre*, Paris, Éditions Gallimard, collection « Connaissance de l'inconscient », 1981, p. 19.

d'écriture et d'édition d'un roman ou d'une nouvelle, par exemple, qui pour plus d'un peut paraître un véritable supplice.

Puisqu'il faut bien constater que quelque chose ou quelqu'un pousse l'écrivain à travailler, il est intéressant de se pencher sur cette question du destinataire de l'œuvre littéraire. À qui est-elle destinée ? Mais avant d'aller plus loin, je me demanderai tout d'abord ce qu'est un destinataire. Le destinataire est celui à qui on destine quelque chose, il est celui qui attend la réception de l'objet, le texte, en l'occurrence. Le destinataire est donc une instance en attente de réception.

Jusqu'ici tout va bien. Mais contrairement à la peinture, au cinéma et à la musique, il n'existe pas de spectacle littéraire. Le livre n'occupe pas l'espace public, les gens ne se déplacent pas en masse pour assister au texte ou pour le contempler. La littérature est un art de l'intimité. En effet, le texte ne s'adresse pas au public, mais plutôt à un seul individu qui a volontairement choisi d'y poser les yeux peut-être de manière aléatoire: le lecteur. Et il est inconcevable que le lecteur soit le destinataire de l'histoire donnée à lire, puisque c'est lui-même qui fait le choix du livre et que ce choix se fait peut-être au hasard, parmi l'incalculable diversité des textes à sa disposition. Le lecteur n'est donc pas en attente de la réception de l'œuvre. Il est à sa recherche. Enfin, l'événement littéraire, s'il en est un, ne peut avoir lieu qu'au moment où le lecteur lit. Comme le dit Natacha Michel : « Il n'y a pas de public au livre, c'est-à-dire de destinataire [...]. Le lecteur est lui-même inexistant tant qu'il ne lit pas⁴⁹ ». Comme le lecteur est un inconnu, que, même s'il ne l'était pas, il est inexistant en dehors de son acte libre de lire et qu'il n'appartient pas au public, il faut chercher ailleurs la réponse à la question qui m'intéresse.

S'il n'existe pas de public à qui le texte est destiné, qu'est-ce qui explique la motivation d'écrire ? Si le destinataire de l'œuvre ne se trouve pas au dehors, où se trouve-t-il ? La réponse saute aux yeux : il se trouve à l'intérieur. Quand on a épuisé

⁴⁸ Bertrand, Pierre, *op. cit.*, p. 78.

⁴⁹ Michel, Natacha, *L'écrivain pensif*, Paris, Verdier, 1998, p. 11.

toutes les solutions, force est d'admettre qu'il ne reste que le destinataire fantasmé ou inconscient, le lecteur idéal, l'Autre moi en quelque sorte. Ne reste que cette partie du moi qui est avide du texte, celle qui veut lire ce qui n'a pas été dit, celle qui veut être surprise à tout prix. Pour moi, écrire, c'est composer le texte que j'aimerais lire. À ce titre, je me pose en lecteur avant même de me poser en écrivain. Cela revient à dire que le destinataire, en ce qui me concerne, ne se trouve pas au-dehors du texte, mais plutôt au-dedans de moi. Ou plutôt que « [...] le destinataire, au lieu de se situer « devant » le livre, se place derrière, à sa source, dans ce que j'appelle (sic) son anecdote séminale.⁵⁰ » Il n'appartient pas à un lieu où on destine l'œuvre, mais plutôt à l'endroit où germe l'idée.

S'il existe un destinataire au texte littéraire, il joue davantage le rôle de déclencheur, de catalyseur ou de force motrice que celui de récepteur de l'œuvre. En somme, répondre à la question « pour qui écrit-on ? » revient à avouer que l'on écrit non pas pour soi, mais à cause de soi. La littérature est un acte de communication sans destinataire et s'il est un message littéraire, il est comme la bouteille lancée à la mer par dessus le bastingage d'un bateau pris dans la tempête; c'est-à-dire voué au risque de ne pas être reconnu.

5. *Le personnage*

L'importance du personnage est centrale en littérature, cela va de soi. Mais est-elle égale dans chaque œuvre narrative ? Je pense que son importance ou, du moins, la façon de l'entrevoir varie d'un texte à l'autre. Il me semble évident que le personnage dans le roman occupe une place différente de celle qu'on lui laisse dans la nouvelle, surtout dans la courte nouvelle.

⁵⁰ *Ibid.*, p. 10.

Tout d'abord, le roman. L'écriture romanesque accorde une place de choix aux relations entre les personnages. C'est d'ailleurs sur les rapports entre eux que repose le génie du roman. Selon Mikhaïl Bakhtine, dans l'œuvre de Dostoïevski, le personnage intéresse l'auteur « [...] comme *point de vue particulier sur le monde et sur lui-même*, comme la position de l'homme cherchant la raison d'être et la valeur de la réalité environnante⁵¹ ». Puis il renchérit : « [...] l'important n'est pas de savoir ce que représente le personnage dans le monde, mais ce que le monde représente pour le personnage et ce que celui-ci représente pour lui-même.⁵² » Le personnage prend donc son essence dans sa relation avec le monde ainsi que dans son questionnement sur celle-ci et c'est cette même relation qui devient le moteur de l'œuvre de Dostoïevski, mais on pourrait étendre ce constat à une grande partie du corpus romanesque de l'âge d'or à nos jours. C'est donc dire que le personnage, dans le roman, n'est pas un simple élément constituant, mais qu'il est plutôt le générateur de l'œuvre.

Mais qu'en est-il de la nouvelle ? Comment procéder de la sorte quand on ne dispose que d'un nombre limité de pages et que chaque mot compte ? De prime abord, constituer un personnage demande qu'on s'attarde à différents aspects de sa personne : son âge, ses qualités, sa situation personnelle, sociale, professionnelle, sa place dans le monde, son aspect physique et peut-être même spirituel. Tout cela est vrai dans le roman dit classique. On trouvera bien sûr des exemples contraires, mais la caractérisation telle que je viens de la décrire est ce qui constitue normalement un personnage. Mais est-ce bien nécessaire ? Les miens, de ce point de vue, parce qu'ils ne sont nommés qu'en termes génériques, me semblent des boîtes vides.

Certaines nouvelles procèdent de la même façon que le roman. Qu'on pense aux textes de Maupassant ou à *La métamorphose* de Kafka, force est de constater que les personnages y sont développés de façon classique, c'est-à-dire selon les règles

⁵¹ Bakhtine, Mikhaïl, *La poétique de Dostoïevski*, traduit par Isabelle Kolitcheff, présentation de Julia Kristeva, Paris, Seuil, collection « Pierres vives », 1970, p. 82

énoncées plus haut. Mais qu'en est-il de la nouvelle brève, de celle qui se joue en deux ou trois pages, voire moins ?

Je pense que pour ce cas spécifique, la notion même de personnage et surtout son rôle dans le texte se doivent d'être revisités. À ce titre, Gaëtan Brulotte fournit des pistes intéressantes dans son *Manifeste du haptisme*. Avant d'aller plus loin, je m'attarderai sur cette dernière notion certes nouvelle en littérature.

Tout d'abord, Brulotte définit le haptisme comme étant

un nouvel humanisme post-structuraliste, un infra-humanisme (infra : après, en-dessous, plus loin) caractérisé par un effort renouvelé de compréhensoin de l'être humain dans sa singularité, dans sa fragilité, dans sa facticité, dans ses échecs et ses triomphes, dans ses ajustements au sein d'un monde post-absurde.⁵³

On assiste ici à une vision de l'être humain aux prises avec le monde, non pas dans sa relation avec ce dernier ou avec les autres, mais dans sa propre conscience de lui-même face au monde qui l'entoure. La conscience haptiste « se consacre à explorer ses propres confins devant l'attrait sans bornes que le monde exerce sur elle. Elle est constamment sous influence. Sous instance. Incitée à se disperser.⁵⁴ » Et c'est le moment de dispersion ou de vertige du sujet devant le gouffre du monde qui intéresse la pensée haptiste. « Le haptisme [...] est un dessaisissement, une posture limite qui situe la conscience en plein procès de saisie et de perte ainsi que de réaction de survie ou d'appel d'air.⁵⁵ »

[L]'attitude haptiste consiste en un mélange de passion et d'impassibilité, d'implication et de retrait, de distance *dans* la proximité. Elle explore les frontières indécises entre le vécu et son intellection. Elle est une *intelligence de l'émotion* et un art de soi axé sur une esthétique existentielle.⁵⁶

⁵² *Ibid.*, p. 82.

⁵³ Brulotte, Gaëtan, *La chambre des lucidités*, Québec, les Éditions Trois-Pistoles, coll. Écrire, 2003, p. 159.

⁵⁴ *Ibid.*, p. 159.

⁵⁵ *Ibid.*, p. 160.

⁵⁶ *Ibid.*, p. 161.

Le haptisme est donc une interprétation du monde par le sujet qui vit une situation donnée. Une pensée qui met en relief la distance parfois infime qui existe entre le sujet et ce qui l'entoure. Le haptisme tel que défini ici s'apparente à une philosophie. C'est à tout le moins une façon d'appréhender le réel.

Dans la littérature, toujours selon Brulotte, « le texte haptiste par excellence est celui qui essaie de saisir, pour la magnifier, la dévoyer, la dépasser, une forme de discours qui modèle notre quotidien⁵⁷ ». C'est donc par rapport au discours ambiant que se forme le texte haptiste. Ce type de conscience comprend qu'il existe une multitude de situations où le sujet détonne dans le monde qui l'entoure, qu'un seul point de vue de personnage ne peut rendre compte de cette discordance entre l'individu et le *réel*⁵⁸. La posture haptiste privilégie ainsi la multiplication des points de vue sur un même sujet et, par le fait même, la brièveté. En ce sens, à quoi bon caractériser les personnages d'un récit ? Puisque ce ne sont pas eux qui intéressent désormais l'auteur, mais bien leur réaction dans le monde ou le discours qui les entoure et qui est une partie constituante d'eux et puisque, de toute façon, il faudra multiplier les approches pour vider la question, il n'est nul besoin de les définir précisément.

Le haptisme littéraire représente un retour renouvelé du Sujet et cherche à le définir dans sa fragilité, dans son affolement, dans sa dispersion, dans ses moments de vide intérieur, dans ses préoccupations futiles, dans les mesures inédites du temps et de l'espace qui reconfigurent chaque jour son biotope.⁵⁹

Dans la multiplicité de textes brefs, le monde, le discours qui le module et le personnage ne font qu'un. C'est par les pressions que le monde effectue sur lui et par sa façon de les gérer qu'il existe. C'est de là qu'il tire son essence. Le personnage

⁵⁷ *Ibid.*, p. 164.

⁵⁸ J'entends ici réel au même titre que le décrit Suzanne Jacob : « la réalité ne dépasse jamais la fiction parce que la fiction est la condition de la réalité » (*La bulle d'encre*, Montréal, éditions Boréal, 2001, p. 35). En effet, la réalité comme la fiction n'est qu'interprétation d'un monde donné à lire au sujet. Le réel n'est qu'un discours.

⁵⁹ *Ibid.*, p. 170.

n'est plus placé devant le monde, le personnage *est* le monde. Et son environnement n'est pas un décor à partir duquel il se définit, mais davantage, avec son affect, un élément constituant de sa propre personne. En ce sens, j'affirmerais même que décrire l'environnement, dans la nouvelle, c'est encore caractériser le personnage, contrairement au personnage romanesque qui trouve sa place dans le monde ou parmi les autres personnages du texte. Plus besoin de donner ses caractéristiques traditionnelles, mais besoin de créer une unité ou une fracture dans le langage qui sert à exprimer sa relation au monde de la manière la plus précise possible. Voilà le défi que propose la vision haptiste du personnage.

6. *La grandiloquence*

J'ai toujours préféré Marguerite Duras à Victor Hugo. J'ai toujours trouvé que la première savait utiliser la force de la sobriété pour aller directement à l'essentiel, qu'elle savait mettre à profit le silence et le non-dit comme force dramatique, tandis que l'autre faisait un usage pompeux – très courant à son époque – de la langue. Je lui ai toujours reproché sa grandiloquence.

Grandiloquence. Ce mot sonne faux à mes oreilles. Il me semble doté d'une charge plutôt péjorative. Ainsi, dans mon écriture, il y a peu ou pas de place pour les exagérations langagières qui encombrent le texte. Je tente d'exploiter différents aspects non lexicaux de la langue, la ponctuation entre autres. J'essaie d'utiliser une langue simple qui rende compte de la réalité dépeinte dans mes nouvelles. Je m'attarde au silence, au rythme des phrases et des mots, et ce, dans un profond dégoût de la grandiloquence. Je suis convaincu que rien ne peut inspirer le vent de la mer comme le blanc entre les paragraphes ou, pour reprendre les mots d'un personnage d'Isaac Babel, qu'« [a]ucun fer ne peut transpercer et glacer le cœur

humain avec autant de force qu'un point placé au bon endroit »⁶⁰. Mais justement, qu'en est-il de la grandiloquence ? Qu'entend-on par là ?

Selon Clément Rosset, on peut définir la grandiloquence autrement que dans un jugement de valeurs. Pour lui, est grandiloquent tout ce qui « ne tire son existence que de la seule grâce du langage⁶¹ ». Tout objet langagier est susceptible d'être grandiloquent. La grandiloquence, en effet, serait « [u]ne sorte d'accident du langage, un glissement, un dérapage dont l'effet est de rendre le réel par des mots ayant visiblement perdu tout rapport avec lui⁶² ». La grandiloquence serait de porter une attention exagérée, par excès de langage, à des détails de la réalité, elle serait l'augmentation de la réalité obtenue par l'un ou l'autre des procédés suivants : il peut y avoir une augmentation quantitative du détail, quand ce qui est traité de manière grandiloquente devient soudainement énorme; il peut y avoir augmentation qualitative, lorsque le contenu démesurément grossi s'exprime d'une manière disproportionnée. Il s'agit de l'exagération d'une exagération.

Rosset⁶³ ajoute que la grandiloquence serait l'effet d'une « divagation essentielle ». Je pense comme lui qu'il existe une étape du processus créateur qui laisse une place importante à la divagation, mais il me semble que l'écriture elle-même est un exercice qui nécessite trop de construction, d'échafaudage et de structure pour laisser la pensée divaguer. Je ne pense pas que cette forme de grandiloquence trouve sa place dans la production d'un texte, du moins dans mon cas.

Il existe, toujours selon Rosset, différentes façons de produire de la grandiloquence. La première serait par l'importance du style. Elle résulterait d'un emploi excessif de mots pour décrire des éléments triviaux du réel. La seconde serait d'accorder une importance à un contenu discutable. Un autre cas serait le suivant : « il arrive souvent aussi que l'enflure du contenu ne se retrouve pas dans le style et

⁶⁰ Cité par Raymond Carver dans : Carver, Raymond, *Les feux*, Paris, Éditions de l'Olivier, 1991, p.32.

⁶¹ Rosset, Clément, *Le réel, traité d'idiotie*, Les éditions de Minuit, Paris, 1977, p. 81

⁶² *Ibid.*, p. 82.

⁶³ *Ibid.*, p. 82.

s'exprime, au contraire, dans un langage sobre et retenu. Dans ce dernier cas, l'effet de grandiloquence [...] se trouve plutôt renforcé car la mesure du ton y rend encore plus sensible la démesure du propos⁶⁴ ». Je me demande si, selon ce raisonnement, le fait de s'attarder à une situation anodine mais d'une importance capitale pour le déroulement du texte est de la grandiloquence ? Le fait de souligner le ridicule de l'importance accordée à certains aspects de la vie (un objet, un souvenir...) est-il grandiloquent ?

En outre, « [l]a grandiloquence, qui s'accommode de la sobriété [...], est aussi à l'aise dans la brièveté et la concision⁶⁵ ». Ainsi, il est permis de croire que les textes courts, les poèmes et les nouvelles, font plus souvent preuve de grandiloquence, parce que la valeur de chaque mot, de chaque ellipse, est plus importante vu leur nombre restreint. Mais là où la grandiloquence par économie de moyens trouve toute son efficacité, c'est dans le slogan davantage que dans la nouvelle.

Rosset affirme également qu'« il est tout aussi « exagéré » [...] de faire du petit avec du gros que du gros avec du petit⁶⁶ ». À ces mots me vient une question : comment s'y retrouver ? Il n'y a que faire du moyen avec du moyen qui ne soit pas grandiloquent. Tout ce qui n'a pas dans le texte l'importance équivalente à son importance réelle devient-il automatiquement grandiloquent ? Et d'où vient la connaissance de l'importance réelle des choses ? Il me semble que pour chacun la notion d'importance varie. Autant dire que tout est grandiloquent et donner une portée universelle au concept ! Mais heureusement, car je commençais à craindre le pire, moi qui détestes cette idée, il y a moyen d'être bref sans être grandiloquent. Il suffirait d'être bref sans affectation. Ce procédé consiste à dire simplement, sans suggérer aucune idée. Là résiderait l'art du secret ou de l'énigme, tandis que dans le cas contraire, il s'agirait de l'art du sous-entendu. L'art du clin d'œil et du sourire de connivence, le charme du vendeur de voitures d'occasion.

⁶⁴ *Ibid.*, p. 85.

⁶⁵ *Ibid.*, p. 88.

Si la grandiloquence consiste en un grossissement des éléments du réel, qu'en est-il de sa capacité à transmettre les images que le réel décrit ? Elle arriverait à transmettre le réel, mais en « images sommaires, c'est-à-dire en résumés, en images fixes qui faussent et occultent la mouvance et la variété des images du réel⁶⁷ ». Mais le problème est que même dans l'art du secret, cette brièveté sans affectation, les images du réel ne peuvent être rendues que de manière fixe. Toute interprétation, toute discussion ou toute description du réel le fige dans l'instant où il a été saisi. Voilà pourquoi il faut multiplier les points de vue : pour coller au réel et enfin en exprimer la mouvance. De là la force de la nouvelle et du recueil. La multiplicité des textes provoque une série d'images propres à traduire le monde de manière plus efficace que dans tout autre genre littéraire.

Or la grandiloquence brouille, voire supprime le réel. Rosset affirme même : « [c]onjurer le réel à coups de mots : ainsi peut-on définir [...] la fonction de la grandiloquence⁶⁸ ». Mais il oublie que la fonction de la littérature n'est pas de pasticher le réel. Elle y perdrait d'ailleurs tout l'intérêt qu'elle mérite. À mon avis, son rôle est plutôt de donner du réel à lire, mais un réel qui n'est pas nécessairement appuyé sur la réalité telle quelle, mais plutôt sur la construction d'un ordre nouveau de la réalité chargé d'affect et surtout organisé de manière à être intelligible pour le lecteur. En ce qui concerne la littérature, je doute de la réelle nécessité de ce concept de grandiloquence. Et si, après tout, littérature et grandiloquence allaient de pair, eh bien je m'y ferais, je serais à mon tour grandiloquent. Restera à trouver un nouveau mot pour définir le style pompeux qui me rebute.

⁶⁶ *Ibid.*, p. 88.

⁶⁷ *Ibid.*, p. 95.

⁶⁸ *Ibid.*, p. 100.

BIBLIOGRAPHIE

- Adorno, Théodore, *Notes sur la littérature*, Paris, Flammarion, coll. Champs, 1984, 438 pages.
- Anzieu, Didier, *Le corps de l'œuvre*, Paris, Éditions Gallimard, collection Connaissance de l'inconscient, 1981, 377 pages.
- Aquin, Hubert, *Neige noire*, Montréal, Pierre Tisseyre, 1978, 263 pages.
- Bakhtine, Mikhaïl, *La poétique de Dostoïevski*, traduit par Isabelle Kolitcheff, présentation de Julia Kristeva, Paris, Seuil, collection « Pierres vives » 1970, 347 pages.
- Baudelaire, Charles, *Les bijoux* in *Les fleurs du mal*, Paris, J'ai lu, Librio, 1995, 157 pages.
- Beaulieu, Victor-Lévy, *Un rêve québécois*, Trois-Pistoles, Éditions Trois-Pistoles, œuvres complètes t. 7, 1995, 129 pages.
- Bertrand, Pierre, *Éloge de la fragilité*, Montréal, Éditions Liber. 2000, 207 pages.
- Bertrand, Pierre, *La vie au plus près*, Montréal, Éditions Liber, 1997, 189 pages.
- Bilen, Max, *Le sujet de l'écriture*, Paris, Éditions Greco, 1989, 124 pages.
- Brulotte, Gaétan, « Manifeste du haptisme » in *La chambre des lucidités*, Trois-Pistoles, Éditions Trois-Pistoles, collection Écrire, 2003, 179 pages.
- Carver, Raymond, *Les feux*, Paris, Éditions de l'olivier, 1991, 288 pages.
- Forest, Philippe, *Le roman, le réel*, Nantes, Périgois éditeur, 1999, 90 pages.
- García Márquez, Gabriel, *L'automne du patriarche*, Paris, Grasset, 1979, 317 pages.
- Gogol, Nicolas, *Le manteau* in *Le nez*, Paris, Flammarion, collection Etonnants classiques, 1995, 126 pages.
- Harvey, Jean-Charles, *Les demi-civilisés*, Montréal, Typo, roman, 1996, 206 pages.
- Hasek, Jaroslav, *Le brave soldat Chvéik*, Paris, Gallimard, du monde entier, 1948, 308 pages.
- Hébert, Anne, *Kamouraska*, Paris, Seuil, 1970, 249 pages.

Hrabal, Bohumil, *Une trop bruyante solitude*, Paris, R. Laffont, Pavillons, 1983, 134 pages.

Jacob, Suzanne, *La bulle d'encre*, Montréal, Éditions du Boréal, 2001, 129 pages.

Michel, Natacha, *L'écrivain pensif*, Paris, Verdier, 1998, 126 pages.

Pingaud, Bernard, *Les anneaux du manège, écriture et littérature*, Paris, Gallimard, collectio Filio, Essais, 1992, 250 pages.

Rosset, Clément, *Le réel, traité d'idiotie*, Les éditions de Minuit, Paris, 1977, 155 pages.

Roy, Gabrielle, *Bonheur d'occasion*, Montréal, Boréal, Compact, 1993, 413 pages.

Serres, Michel, « Connaître par ouïe et dire ou l'oreille des langues », in « La revue de l'AQEFLS », Chicoutimi, Volume 25, Numéro 2, 2005, 156 pages.

Soucy, Gaétan, *La petite fille qui aimait trop les allumettes*, Montréal, Boréal, 1998, 179 pages.